
VITAM
IMPENDERE
VERO.



ARTICLE
GENEVE
DE L'ENCYCLOPÉDIE;
PROFESSION DE FOI
DES MINISTRES GENEVOIS,
Avec des Notes d'un Théologien,

ET

RÉPONSE A LA LETTRE
DE M. ROUSSEAU,
CITOYEN DE GENEVE.



A AMSTERDAM,
Chez ZACHARIE CHATELAIN & fils, Imprimeurs-Libraires.

M. DCC. LIX.



AVERTISSEMENT.

L'ARTICLE Geneve *de l'Encyclopédie ayant donné lieu à plusieurs Écrits, dont les principaux sont la Lettre de M. Rousseau à M. d'Alembert, & la Profession de Foi des Ministres de Geneve, on a cru faire plaisir au Public de lui présenter dans un seul volume l'article de l'Encyclopédie, la Lettre de M. d'Alembert à M. Rousseau sur cet article, & la Profession de Foi. On a joint à cette Profession quelques Notes, qui ont été communiquées par un Théologien. On s'est déterminé*

d'autant plus volontiers à imprimer ces Notes, qu'elles n'ont pour but que d'éclaircir un fait très-important, & qu'elles ſont exprimées en des termes qui ne ſauroient bleſſer les Miniſtres de Geneve.





ARTICLE

GENEVE,

TIRÉ DU SEPTIEME VOLUME

DE L'ENCYCLOPÉDIE.



A Ville de *Geneve* eſt ſituée ſur deux collines, à l'endroit où finit le Lac qui porte aujourd'hui ſon nom, & qu'on appelloit autrefois *Lac Leman*. La ſituation en eſt très-agréable; on voit d'un côté le Lac, de l'autre le Rhône, aux environs une campagne riante, des côteaux couverts de maiſons de campagne le

long du Lac, & à quelques lieues les ſommets toujours glacés des Alpes, qui paroiſſent des montagnes d'argent lorſqu'ils ſont éclairés par le ſoleil dans les beaux jours. Le port de *Geneve* ſur le Lac avec des jettées, ſes barques, ſes marchés, & ſa poſition entre la France, l'Italie & l'Allemagne, la rendent induſtrieuſe, riche & commerçante. Elle a pluſieurs beaux édifices & des promenades agréables; les rues ſont éclairées la nuit, & on a conſtruit ſur le Rhône une machine à pompes fort ſimple, qui fournit de l'eau juſqu'aux quartiers les plus élevés, à cent piés de haut. Le Lac eſt d'environ dix-huit lieues de long, & de quatre à cinq dans ſa plus grande largeur. C'eſt une eſpece de petite mer qui a ſes tempêtes, & qui produit d'autres phénomenes curieux.

Jules César parle de *Geneve* comme d'une ville des Allobroges, alors Province Romaine; il y vint pour s'oppoſer au paſſage des Helvétiens, qu'on a depuis appellés *Suiſſes*. Dès que le Chriſtianiſme fut introduit dans cette Ville, elle devint un ſiege Epiſcopal, ſuffragant de Vienne. Au commencement du cinquieme ſiecle, l'Empereur Honorius la céda aux Bourguignons qui en furent dépoſſédés en 534 par les Rois Francs. Lorſque Charlemagne, ſur la fin du neuvieme ſiecle, alla combattre les Rois des Lombards, & délivrer le Pape (qui l'en récompenſa bien par la Couronne Impériale,) ce Prince paſſa à *Geneve*, & en fit le rendez-vous général de ſon armée. Cette Ville fut enſuite annexée par héritage à l'Empire Germanique, &

Conrad y vint prendre la Couronne Impériale en 1034. Mais les Empereurs ſes ſucceſſeurs, occupés d'affaires très-importantes, que leur ſuſciterent les Papes pendant plus de trois cents ans, ayant négligé d'avoir les yeux ſur cette Ville, elle ſecoua inſenſiblement le joug, & devint une Ville Impériale qui eut ſon Evêque pour Prince, ou plutôt pour Seigneur; car l'autorité de l'Evêque étoit tempérée par celle des Citoyens. Les armoiries qu'elle prit dès-lors exprimoient cette conſtitution mixte; c'étoit une Aigle Impériale d'un côté, & de l'autre une clé repréſentant le pouvoir de l'Egliſe, avec cette deviſe, *POST TENEBRAS LUX*. La Ville de *Geneve* a conſervé ces armes après avoir renoncé à l'Egliſe Romaine; elle n'a plus de commun avec la Papauté

que les clés qu'elle porte dans ſon écuſſon ; il eſt même aſſez ſingulier qu'elle les ait conſervées, après avoir briſé avec une eſpece de ſuperſtition tous les liens qui pouvoient l'attacher à Rome ; elle a penſé apparemment que la deviſe, *POST TENEBRAS LUX*, qui exprime parfaitement, à ce qu'elle croit, ſon état actuel par rapport à la Religion, lui permettoit de ne rien changer au reſte de ſes armoiries.

Les Ducs de Savoye, voiſins de *Geneve*, appuyés quelquefois par les Evêques, firent inſenſiblement & à différentes repriſes des efforts pour établir leur autorité dans cette Ville ; mais elle y réſiſta avec courage, ſoutenue de l'alliance de Fribourg & de celle de Berne. Ce fut alors, c'eſt-à-dire vers 1526, que le Conſeil des deux

cent fut établi. Les opinions de Luther & de Zuingle commençoient à s'introduire; Berne les avoit adoptées; *Geneve* les goûtoit; elle les admit enfin en 1635; la Papauté fut abolie; & l'Evêque qui prend toujours le titre d'*Evêque de Geneve*, sans y avoir plus de Jurisdiction que l'Evêque de Babylone n'en a dans son Diocese, est résident à Annecy depuis ce tems-là.

On voit encore entre les deux portes de l'Hôtel de Ville de *Geneve*, une inscription latine en mémoire de l'abolition de la Religion Catholique. Le Pape y est appellé l'*Antechrist*. Cette expression que le fanatisme de la liberté & de la nouveauté s'est permise dans un siecle encore à demi barbare, nous paroît peu digne aujourd'hui d'une Ville aussi Philosophe. Nous osons l'inviter

à ſubſtituer à ce monument injurieux & groſſier, une inſcription plus vraie, plus noble, & plus ſimple. Pour les Catholiques, le Pape eſt le chef de la véritable Egliſe; pour les Proteſtans ſages & modérés, c'eſt un ſouverain qu'ils reſpectent comme Prince ſans lui obéir: mais dans un ſiecle tel que le nôtre, il n'eſt plus l'Antechriſt pour perſonne.

Geneve pour défendre ſa liberté contre les entrepriſes des Ducs de Savoye & de ſes Evêques, ſe fortifia encore de l'alliance de Zurich, & ſurtout de celle de la France. Ce fut avec ces ſecours qu'elle réſiſta aux armes de Charles Emmanuel, & aux tréſors de Philippe II. Prince dont l'ambition, le deſpotiſme, la cruauté & la ſuperſtition, aſſurent à ſa mémoire l'exécration de

la poſtérité. Henri IV. qui avoit ſecouru *Geneve* de 300 ſoldats, eut bientôt après beſoin lui-même de ſes ſecours; elle ne lui fut pas inutile dans le tems de la ligue & dans d'autres occaſions: de-là ſont venus les privileges dont les *Genevois* jouiſſent en France comme les Suiſſes.

Ces Peuples voulant donner de la célébrité à leur Ville, y appellerent Calvin, qui jouiſſoit avec juſtice d'une grande réputation, homme de Lettres du premier ordre, écrivant en Latin auſſi-bien qu'on le peut faire dans une langue morte, & en François avec une pureté ſinguliere pour ſon tems; cette pureté que nos habiles Grammairiens admirent encore aujourd'hui, rend ſes écrits bien ſupérieurs à preſque tous ceux du même ſiecle, comme les

ouvrages de MM. de Port-Royal ſe diſtinguent encore aujourd'hui par la même raiſon, des rapſodies barbares de leurs adverſaires & de leurs contemporains. Calvin Juriſconſulte habile & Théologien auſſi éclairé qu'un hérétique le peut être, dreſſa de concert avec les Magiſtrats, un recueil de Lois Civiles & Eccléſiaſtiques, qui fut approuvé en 1543 par le peuple, & qui eſt devenu le Code fondamental de la République. Le ſuperflu des biens eccléſiaſtiques, qui ſervoit avant la réforme à nourrir le luxe des Evêques & de leurs ſubalternes, fut appliqué à la fondation d'un Hôpital, d'un College, & d'une Académie : mais les guerres que *Geneve* eut à ſoutenir pendant près de ſoixante ans, empêcherent les Arts & le Commerce d'y fleurir autant

que les ſciences. Enfin le mauvais ſuccès de l'eſcalade tentée en 1602 par le Duc de Savoye, a été l'époque de la tranquillité de cette République. Les *Genevois* repouſſerent leurs ennemis qui les avoient attaqués par ſurpriſe; & pour dégoûter le Duc de Savoye d'entrepriſes ſemblables, ils firent pendre treize des principaux Généraux ennemis. Ils crurent pouvoir traiter comme des voleurs de grand chemin, des hommes qui avoient attaqué leur Ville ſans déclaration de guerre: car cette politique ſinguliere & nouvelle, qui conſiſte à faire la guerre ſans l'avoir déclarée, n'étoit pas encore connue en Europe; & eût-elle été pratiquée dès-lors par les grands Etats, elle eſt trop préjudiciable aux petits, pour qu'elle puiſſe jamais être de leur goût.

Le Duc Charles Emmanuel ſe voyant repouſſé & ſes Généraux pendus, renonça à s'emparer de *Geneve*. Son exemple ſervit de leçon à ſes ſucceſſeurs; & depuis ce tems, cette Ville n'a ceſſé de ſe peupler, de s'enrichir & de s'embellir dans le ſein de la paix. Quelques diſſenſions inteſtines, dont la derniere a éclaté en 1738, ont de tems en tems altéré légérement la tranquillité de la République; mais tout a été heureuſement pacifié par la médiation de la France & des Cantons confédérés; & la ſûreté eſt aujourd'hui établie au-dehors plus fortement que jamais, par deux nouveaux Traités, l'un avec la France en 1749, l'autre avec le Roi de Sardaigne en 1754.

C'eſt une choſe très-ſinguliere, qu'une Ville qui compte à peine 24000

ames, & dont le territoire morcelé ne contient pas trente villages, ne laiſſe pas d'être un Etat ſouverain, & une des Villes les plus floriſſantes de l'Europe. Riche par ſa liberté & par ſon commerce, elle voit ſouvent autour d'elle tout en feu ſans jamais s'en reſſentir ; les événemens qui agitent l'Europe ne ſont pour elle qu'un ſpectacle, dont elle jouit ſans y prendre part : attachée aux François par ſes alliances & par ſon commerce, aux Anglois par ſon commerce & par la religion, elle prononce avec impartialité ſur la juſtice des guerres que ces deux nations puiſſantes ſe font l'une à l'autre (quoiqu'elle ſoit d'ailleurs trop ſage pour prendre aucune part à ces guerres), & juge tous les Souverains de l'Europe, ſans les flatter, ſans les bleſſer, & ſans les craindre.

La Ville eſt bien fortifiée, ſurtout du côté du Prince qu'elle redoute le plus, du Roi de Sardaigne. Du côté de la France, elle eſt preſque ouverte & ſans défenſe. Mais le ſervice s'y fait comme dans une Ville de guerre; les arſenaux & les magaſins ſont bien fournis; chaque Citoyen y eſt ſoldat comme en Suiſſe & dans l'ancienne Rome. On permet aux *Genevois* de ſervir dans les Troupes étrangeres; mais l'Etat ne fournit à aucune Puiſſance des compagnies avouées, & ne ſouffre dans ſon territoire aucun enrôlement.

Quoique la Ville ſoit riche, l'Etat eſt pauvre par la répugnance que témoigne le peuple pour les nouveaux impôts, même les moins onéreux. Le revenu de l'Etat ne va pas à cinq cent mille livres monnoie de France; mais

l'économie admirable avec laquelle il eſt adminiſtré, ſuffit à tout, & produit même des ſommes en réſerve pour les beſoins extraordinaires.

On diſtingue dans *Geneve* quatre ordres de perſonnes : les *Citoyens* qui ſont fils de Bourgeois & nés dans la Ville ; eux ſeuls peuvent parvenir à la Magiſtrature : les *Bourgeois* qui ſont fils de Bourgeois ou de Citoyens, mais nés en pays étranger, ou qui étant étrangers ont acquis le droit de Bourgeoiſie que le Magiſtrat peut conférer ; ils peuvent être du Conſeil général, & même du grand Conſeil appellé *des Deux-cent*. Les *habitans* ſont des étrangers, qui ont permiſſion du Magiſtrat de demeurer dans la Ville, & qui n'y ſont rien autre choſe. Enfin les *natifs* ſont les fils des habitans ; ils ont quelques

privileges de plus que leurs peres, mais ils ſont exclus du Gouvernement.

A la tête de la République ſont quatre Syndics, qui ne peuvent l'être qu'un an, & ne le redevenir qu'après quatre ans. Aux Syndics eſt joint le petit Conſeil, composé de vingt Conſeillers, d'un Tréſorier & de deux Secrétaires d'Etat, & un autre Corps qu'on appelle *de la Juſtice.* Les affaires journalieres & qui demandent expédition, ſoit criminelles, ſoit civiles, ſont l'objet de ces deux Corps.

Le Grand-Conſeil eſt composé de deux cent cinquante Citoyens ou Bourgeois: il eſt Juge des grandes cauſes civiles, il fait grace, il bat monnoie, il élit les membres du Petit-Conſeil, il délibere ſur ce qui doit être porté au Conſeil général. Ce Conſeil général

embraſſe le Corps entier des Citoyens & des Bourgeois, excepté ceux qui n'ont pas vingt-cinq ans, les Banqueroutiers, & ceux qui ont eu quelque flétriſſure. C'eſt à cette aſſemblée qu'appartiennent le pouvoir légiſlatif, le droit de la guerre & de la paix, les alliances, les impôts, & l'élection des principaux Magiſtrats, qui ſe fait dans la Cathédrale avec beaucoup d'ordre & de décence, quoique le nombre des Votans ſoit d'environ 1500 perſonnes.

On voit par ce détail que le gouvernement de *Geneve* a tous les avantages & aucun des inconvéniens de la Démocratie; tout eſt ſous la direction des Syndics, tout émane du Petit-Conſeil pour la délibération, & tout retourne à lui pour l'exécution : ainſi il ſemble que la Ville de *Geneve* ait pris pour

modele cette loi ſi ſage du gouvernement des anciens Germains ; *De minoribus rebus Principes conſultant, de majoribus omnes ; ita tamen, ut ea quorum penes plebem arbitrium eſt, apud Principes prætractentur.* Tacite, *de mor. German.*

Le droit civil de *Geneve* eſt preſque tout tiré du droit Romain, avec quelques modifications : par exemple, un pere ne peut jamais diſpoſer que de la moitié de ſon bien en faveur de qui il lui plaît ; le reſte ſe partage également entre ſes enfans. Cette loi aſſure d'un côté l'indépendance des enfans, & de l'autre elle prévient l'injuſtice des peres.

M. de Monteſquieu appelle avec raiſon une *belle loi*, celle qui exclut des charges de la République les Citoyens qui n'acquittent pas les dettes

de leur pere après ſa mort, & à plus forte raiſon ceux qui n'acquittent pas leurs dettes propres.

L'on n'étend point les degrés de parenté qui prohibent le mariage, au-delà de ceux que marque le Lévitique: ainſi les couſins germains peuvent ſe marier enſemble; mais auſſi point de diſpenſe dans les cas prohibés. On accorde le divorce en cas d'adultere ou de déſertion malicieuſe, après des proclamations juridiques.

La juſtice criminelle s'exerce avec plus d'exactitude que de rigueur. La queſtion, déjà abolie dans pluſieurs Etats, & qui devroit l'être par-tout comme une cruauté inutile, eſt proſcrite à *Geneve*; on ne la donne qu'à des criminels déjà condamnés à mort, pour découvrir leurs complices, s'il eſt

néceſſaire. L'accuſé peut demander communication de la procédure, & ſe faire aſſiſter de ſes parens, & d'un Avocat pour plaider ſa cauſe devant les Juges à huis ouverts. Les Sentences criminelles ſe rendent dans la place publique par les Syndics, avec beaucoup d'appareil.

On ne connoît point à *Geneve* de dignité héréditaire; le fils d'un premier Magiſtrat reſte confondu dans la foule, s'il ne s'en tire par ſon mérite. La nobleſſe ni la richeſſe ne donnent ni rang, ni prérogatives, ni facilité pour s'élever aux charges: les brigues ſont ſévérement défendues. Les emplois ſont ſi peu lucratifs, qu'ils n'ont pas de quoi exciter la cupidité; ils ne peuvent tenter que des ames nobles, par la conſidération qui y eſt attachée.

On voit peu de procès ; la plupart ſont accommodés par des amis communs, par les Avocats même, & par les Juges.

Des lois ſomptuaires défendent l'uſage des pierreries & de la dorure, limitent la dépenſe des funérailles, & obligent tous les Citoyens à aller à pié dans les rues : on n'a de voitures que pour la campagne. Ces lois, qu'on regarderoit en France comme trop ſéveres, & preſque comme barbares & inhumaines, ne ſont point nuiſibles aux véritables commodités de la vie, qu'on peut toujours ſe procurer à peu de frais ; elles ne retranchent que le faſte, qui ne contribue point au bonheur, & qui ruine ſans être utile.

Il n'y a peut-être point de Ville où il y ait plus de mariages heureux ;

Geneve eſt ſur ce point à deux cents ans de nos mœurs. Les réglemens contre le luxe font qu'on ne craint point la multitude des enfans; ainſi le luxe n'y eſt point, comme en France, un des grands obſtacles à la population.

On ne ſouffre point à *Geneve* de Comédie; ce n'eſt pas qu'on y déſapprouve les ſpectacles en eux-mêmes; mais on craint, dit-on, le goût de parure, de diſſipation & de libertinage que les troupes de Comédiens répandent parmi la jeuneſſe. Cependant ne ſeroit-il pas poſſible de remédier à cet inconvénient, par des lois ſéveres & bien exécutées ſur la conduite des Comédiens? Par ce moyen *Geneve* auroit des ſpectacles & des mœurs, & jouiroit de l'avantage des uns & des autres: les repréſentations théatrales

formeroient le goût des Citoyens ; & leur donneroient une finesse de tact, une délicatesse de sentiment qu'il est très-difficile d'acquérir sans ce secours. La Littérature en profiteroit, sans que le libertinage fît des progrès, & *Geneve* réuniroit à la sagesse de Lacédémone la politesse d'Athenes. Une autre considération, digne d'une République si sage & si éclairée, devroit peut-être l'engager à permettre les spectacles. Le préjugé barbare contre la profession de Comédien, l'espece d'avilissement où nous avons mis ces hommes si nécessaires au progrès & au soutien des Arts, est certainement une des principales causes qui contribue au déréglement que nous leur reprochons : ils cherchent à se dédommager par les plaisirs, de l'estime que leur état ne

peut obtenir. Parmi nous, un Comédien qui a des mœurs eſt doublement reſpectable, mais à peine lui en ſavons-nous gré. Le Traitant qui inſulte à l'indigence publique & qui s'en nourrit, le Courtiſan qui rampe & qui ne paie point ſes dettes, voilà l'eſpece d'hommes que nous honorons le plus. Si les Comédiens étoient non-ſeulement ſoufferts à *Geneve*, mais contenus d'abord par des réglemens ſages, protégés enſuite, & même conſidérés dès qu'ils en ſeroient dignes, enfin abſolument placés ſur la même ligne que les autres Citoyens, cette Ville auroit bientôt l'avantage de poſſéder ce qu'on croit ſi rare, & ce qui ne l'eſt que par notre faute, une troupe de Comédiens eſtimable. Ajoutons que cette troupe deviendroit bientôt la

meilleure de l'Europe ; plusieurs personnes pleines de goût & de disposition pour le théatre, & qui craignent de se déshonorer parmi nous en s'y livrant, accourroient à *Geneve* pour cultiver non-seulement sans honte, mais même avec estime, un talent si agréable & si peu commun. Le séjour de cette Ville, que bien des François regardent comme triste par la privation des spectacles, deviendroit alors le séjour des plaisirs honnêtes, comme il est celui de la Philosophie & de la liberté ; & les Etrangers ne seroient plus surpris de voir que dans une Ville où les spectacles décens & réguliers sont défendus, on permette des farces grossieres & sans esprit, aussi contraires au bon goût qu'aux bonnes mœurs. Ce n'est pas tout : peu à peu l'exemple des Comédiens de

Geneve, la régularité de leur conduite, & la considération dont elle les feroit jouir, serviroient de modele aux Comédiens des autres Nations, & de leçon à ceux qui les ont traités jusqu'ici avec tant de rigueur, & même d'inconséquence. On ne les verroit pas d'un côté pensionnés par le Gouvernement, & de l'autre un objet d'anathême; nos Prêtres perdroient l'habitude de les excommunier, & nos Bourgeois de les regarder avec mépris; & une petite République auroit la gloire d'avoir réformé l'Europe sur ce point, plus important peut-être qu'on ne pense.

Geneve a une Université qu'on appelle *Académie*, où la Jeunesse est instruite gratuitement. Les Professeurs peuvent devenir Magistrats, & plusieurs le sont en effet devenus, ce qui contribue

beaucoup à entretenir l'émulation & la célébrité de l'Académie. Depuis quelques années on a établi auſſi une Ecole de Deſſein. Les Avocats, les Notaires, les Médecins, forment des Corps auxquels on n'eſt aggrégé qu'après des examens publics; & tous les Corps de métiers ont auſſi leurs réglemens, leurs apprentiſſages, & leurs chefs-d'œuvre.

La Bibliotheque publique eſt bien aſſortie; elle contient vingt-ſix mille volumes, & un aſſez grand nombre de manuſcrits. On prête ces Livres à tous les Citoyens, ainſi chacun lit & s'éclaire: auſſi le peuple eſt-il beaucoup plus inſtruit à *Geneve* que partout ailleurs. On ne s'apperçoit pas que ce ſoit un mal, comme on prétend que c'en ſeroit un parmi nous. Peut-être les Genevois & nos politiques ont-ils également raiſon.

Après l'Angleterre, *Geneve* a reçu la premiere l'inoculation de la petite vérole, qui a tant de peine à s'établir en France, & qui pourtant s'y établira, quoique plusieurs de nos Médecins la combattent encore, comme leurs prédécesseurs ont combattu la circulation du sang, l'émétique, & tant d'autres vérités incontestables ou de pratiques utiles.

Toutes les Sciences & presque tous les Arts ont été si bien cultivés à *Geneve*, qu'on seroit surpris de voir la liste des Savans & des Artistes en tout genre que cette Ville a produits depuis deux siecles. Elle a eu même quelquefois l'avantage de posséder des étrangers célebres, que sa situation agréable, & la liberté dont on y jouit, ont engagés à s'y retirer; M. de Voltaire, qui depuis

quatre ans y a établi ſon ſéjour, retrouve chez ces Républicains les mêmes marques d'eſtime & de conſidération qu'il a reçues de pluſieurs Monarques.

La fabrique qui fleurit le plus à *Geneve*, eſt celle de l'horlogerie; elle occupe plus de cinq mille perſonnes, c'eſt-à-dire plus de la cinquieme partie des Citoyens. Les autres Arts n'y ſont pas négligés, entr'autres l'agriculture; on remédie au peu de fertilité du terroir à force de ſoin & de travail.

Toutes les maiſons ſont bâties de pierre, ce qui prévient très-ſouvent les incendies, auxquels on apporte d'ailleurs un prompt remede, par le bel ordre établi pour les éteindre.

Les Hôpitaux ne ſont point à *Geneve*, comme ailleurs, une ſimple retraite pour les pauvres malades & infirmes:

on y exerce l'hoſpitalité envers les pauvres paſſans; mais ſurtout on en tire une multitude de petites penſions qu'on diſtribue aux pauvres familles, pour les aider à vivre ſans ſe déplacer, & ſans renoncer à leur travail. Les Hôpitaux dépenſent par an plus du triple de leur revenu, tant les aumônes de toute eſpece ſont abondantes.

Il nous reſte à parler de la Religion de *Geneve ;* c'eſt la partie de cet article qui intéreſſe peut-être le plus les Philoſophes. Nous allons donc entrer dans ce détail; mais nous prions nos Lecteurs de ſe ſouvenir que nous ne ſommes ici qu'Hiſtoriens, & non Controverſiſtes, & que raconter n'eſt pas approuver.

La conſtitution Eccléſiaſtique de *Geneve* eſt purement presbytérienne;

point d'Evêques, encore moins de Chanoines : ce n'eſt pas qu'on déſapprouve l'Epiſcopat ; mais comme on ne le croit pas de droit divin, on a penſé que des Paſteurs moins riches & moins importans que des Evêques, convenoient mieux à une petite République.

Les Miniſtres ſont ou *Paſteurs*, comme nos Curés, ou *Poſtulans*, comme nos Prêtres ſans bénéfices. Le revenu des Paſteurs ne va pas au-delà de 1200 livres ſans aucun caſuel ; c'eſt l'État qui le donne, car l'Egliſe n'a rien. Les Miniſtres ne ſont reçus qu'à vingt-quatre ans, après des examens qui ſont très-rigides, quant à la ſcience & quant aux mœurs, & dont il ſeroit à ſouhaiter que la plupart de nos Egliſes Catholiques ſuiviſſent l'exemple.

Les Eccléſiaſtiques n'ont rien à faire dans les funérailles ; c'eſt un acte de ſimple police, qui ſe fait ſans appareil : on croit à *Geneve* qu'il eſt ridicule d'être faſtueux après la mort. On enterre dans un vaſte cimetiere aſſez éloigné de la Ville, uſage qui devroit être ſuivi partout.

Le Clergé de *Geneve* a des mœurs exemplaires : les Miniſtres vivent dans une grande union ; on ne les voit point, comme dans d'autres pays, diſputer entr'eux avec aigreur ſur des matieres inintelligibles, ſe perſécuter mutuellement, s'accuſer indécemment auprès des Magiſtrats : il s'en faut cependant beaucoup qu'ils penſent tous de même ſur les articles qu'on regarde ailleurs comme les plus importans à la Religion. Pluſieurs ne croient plus la divinité de

Jesus-Christ, dont Calvin leur chef étoit si zélé défenseur, & pour laquelle il fit brûler Servet. Quand on leur parle de ce supplice, qui fait quelque tort à la charité & à la modération de leur Patriarche, ils n'entreprennent point de le justifier; ils avouent que Calvin fit une action très-blâmable, & ils se contentent (si c'est un Catholique qui leur parle) d'opposer au supplice de Servet cette abominable journée de la S. Barthelemy, que tout bon François desireroit effacer de notre histoire avec son sang, & ce supplice de Jean Hus, que les Catholiques même, disent-ils, n'entreprennent plus de justifier, où l'humanité & la bonne foi furent également violées, & qui doit couvrir la mémoire de l'Empereur Sigismond d'un opprobre éternel.

« Ce

« Ce n'eſt pas, dit M. de Voltaire, » un petit exemple du progrès de la » raiſon humaine, qu'on ait imprimé » à *Geneve* avec l'approbation publique (dans l'eſſai ſur l'hiſtoire univerſelle du même Auteur), que Calvin avoit » une ame atroce, auſſi bien qu'un » eſprit éclairé. Le meurtre de Servet » paroît aujourd'hui abominable ». Nous croyons que les éloges dûs à cette noble liberté de penſer & d'écrire, ſont à partager également entre l'Auteur, ſon ſiecle & *Geneve*. Combien de pays où la Philoſophie n'a pas fait moins de progrès, mais où la vérité eſt encore captive, où la raiſon n'oſe élever la voix pour foudroyer ce qu'elle condamne en ſilence, où même trop d'écrivains puſillanimes, qu'on appelle *ſages*, reſpectent les préjugés qu'ils

pourroient combattre avec autant de décence que de ſûreté ?

L'enfer, un des points principaux de notre croyance, n'en eſt pas un aujourd'hui pour pluſieurs Miniſtres de *Geneve* ; ce ſeroit ſelon eux, faire injure à la Divinité, d'imaginer que cet Être plein de bonté & de juſtice, fût capable de punir nos fautes par une éternité de tourmens : ils expliquent le moins mal qu'ils peuvent les paſſages formels de l'Ecriture qui ſont contraires à leur opinion, prétendant qu'il ne faut jamais prendre à la lettre dans les Livres ſaints, tout ce qui paroît bleſſer l'humanité & la raiſon. Ils croient donc qu'il y a des peines dans une autre vie, mais pour un tems ; ainſi le Purgatoire, qui a été une des principales cauſes de la ſéparation des Proteſtans d'avec l'Egliſe

Romaine, eſt aujourd'hui la ſeule peine que pluſieurs d'entr'eux admettent après la mort : nouveau trait à ajouter à l'hiſtoire des contradictions humaines.

Pour tout dire en un mot, pluſieurs Paſteurs de *Geneve* n'ont d'autre religion qu'un Socinianiſme parfait, rejettant tout ce qu'on appelle *myſteres*, & s'imaginant que le premier principe d'une religion véritable, eſt de ne rien propoſer à croire qui heurte la raiſon : auſſi quand on les preſſe ſur la néceſſité de la révélation, ce dogme ſi eſſentiel du Chriſtianiſme, pluſieurs y ſubſtituent le terme d'*utilité*, qui leur paroît plus doux : en cela s'ils ne ſont pas orthodoxes, ils ſont au moins conſéquens à leurs principes.

Un Clergé qui penſe ainſi doit être tolérant, & l'eſt en effet aſſez pour

n'être pas regardé de bon œil par les Miniſtres des autres Egliſes réformées. On peut dire encore, ſans prétendre approuver d'ailleurs la religion de *Geneve*, qu'il y a peu de pays où les Théologiens & les Eccléſiaſtiques ſoient plus ennemis de la ſuperſtition. Mais en récompenſe, comme l'intolérance & la ſuperſtition ne ſervent qu'à multiplier les incrédules, on ſe plaint moins à *Geneve* qu'ailleurs des progrès de l'incrédulité, ce qui ne doit pas ſurprendre : la religion y eſt preſque réduite à l'adoration d'un ſeul Dieu, du moins chez preſque tout ce qui n'eſt pas peuple : le reſpect pour Jeſus-Chriſt & pour les Ecritures, ſont peut-être la ſeule choſe qui diſtingue d'un pur Déiſme le Chriſtianiſme de *Geneve*.

Les Eccléſiaſtiques font encore mieux

à *Geneve* que d'être tolérans ; ils se renferment uniquement dans leurs fonctions, en donnant les premiers aux Citoyens l'exemple de la soumission aux lois. Le Consistoire établi pour veiller sur les mœurs, n'inflige que des peines spirituelles. La grande querelle du Sacerdoce & de l'Empire, qui dans des siecles d'ignorance a ébranlé la Couronne de tant d'Empereurs, & qui comme nous ne le savons que trop, cause des troubles fâcheux dans des siecles plus éclairés, n'est point connue à *Geneve* ; le Clergé n'y fait rien sans l'approbation des Magistrats.

Le culte est fort simple ; point d'images, point de luminaire, point d'ornemens dans les Eglises. On vient pourtant de donner à la Cathédrale un portail d'assez bon goût ; peut-être

parviendra-t-on peu à peu à décorer l'intérieur des Temples. Où feroit en effet l'inconvénient d'avoir des tableaux & des ftatues, en avertiffant le peuple, fi l'on vouloit, de ne leur rendre aucun culte, & de ne les regarder que comme des monumens deftinés à retracer d'une maniere frapante & agréable les principaux événemens de la Religion? Les Arts y gagneroient fans que la fuperftition en profitât. Nous parlons ici, comme le Lecteur doit le fentir, dans les principes des Pafteurs *Genevois*, & non dans ceux de l'Eglife Catholique.

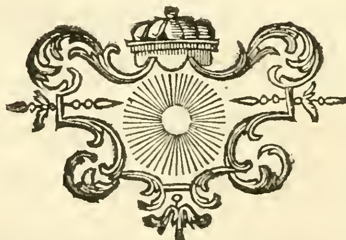
Le Service Divin renferme deux chofes; les Prédications, & le Chant. Les Prédications fe bornent prefqu'uniquement à la morale, & n'en valent que mieux. Le Chant eft d'affez mauvais goût; & les vers François qu'on

chante, plus mauvais encore. Il faut eſpérer que *Geneve* ſe réformera ſur ces deux points. On vient de placer un orgue dans la Cathédrale, & peut-être parviendra-t-on à louer Dieu en meilleur langage & en meilleure muſique. Du reſte la vérité nous oblige de dire, que l'Être ſuprême eſt honoré à *Geneve* avec une décence & un recueillement qu'on ne remarque point dans nos Egliſes.

Nous ne donnerons peut-être pas d'auſſi grands articles aux plus vaſtes Monarchies; mais aux yeux du Philoſophe la République des Abeilles n'eſt pas moins intéreſſante que l'hiſtoire des grands Empires; & ce n'eſt peut-être que dans les petits Etats qu'on peut trouver le modele d'une parfaite adminiſtration politique. Si la Religion ne

nous permet pas de penser que les Genevois aient efficacement travaillé à leur bonheur dans l'autre monde, la raison nous oblige de croire qu'ils sont à peu près aussi heureux qu'on le peut être dans celui-ci :

O fortunatos nimiùm, sua si bona norint!





EXTRAIT

DES REGISTRES

De la vénérable Compagnie des Pasteurs & Professeurs de l'Eglise & de l'Académie de Geneve.

Du 10. Février 1758.

La Compagnie informée que le VIIe. tome de l'Encyclopédie, *imprimé depuis peu à Paris, renferme au mot* Geneve, *des choses qui intéressent essentiellement notre Eglise, s'est fait lire cet article; & ayant nommé des Commissaires pour l'examiner plus particuliérement, oui leur rapport, après mûre délibération, elle a cru se devoir*

à elle-même & à l'édification publique, de faire & de publier la Déclaration ſuivante :

La Compagnie a été également ſurpriſe & affligée, de voir dans ledit article de *l'Encyclopédie*, que non-ſeulement notre Culte eſt repréſenté d'une maniere défectueuſe, (*a*) mais

(*a*) Ce qu'on dit du *Culte* dans l'article *Geneve* ſe réduit à ce peu de mots. « Le Culte eſt fort ſimple; » point d'images, point de luminaires, point d'or- » nemens dans les Egliſes... Le Service divin ren- » ferme deux choſes; les Prédications & le Chant. » Les Prédications ſe bornent preſque uniquement » à la morale, & n'en valent que mieux. Le Chant » eſt d'aſſez mauvais goût, & les vers François » qu'on chante, plus mauvais encore. » Si on en croit les étrangers qui ont été à Geneve, & les Genevois même, cette expoſition eſt fort exacte; elle n'a rien d'ailleurs qui puiſſe bleſſer les Miniſtres de Geneve. L'abolition des images eſt un des points de leur doctrine. Quand ils ſe borneroient à la morale dans leurs Sermons, ils ne ſeroient point blâmables en cela, les matieres de dogme étant plus faites pour les livres que pour la chaire. Enfin il n'y a pas d'apparence qu'ils veuillent donner leur muſique pour bonne, non plus que les vieux Pſeaumes de Marot & de Beze.

que l'on y donne une très-fausse idée de notre Doctrine & de notre Foi. L'on attribue à plusieurs de nous sur divers articles des sentimens qu'ils n'ont point; & l'on en défigure d'autres. L'on avance, contre toute vérité, que *plusieurs ne croient plus la Divinité de JESUS-CHRIST...* & *n'ont d'autre Religion qu'un Socinianisme parfait, rejettant tout ce qu'on appelle Mystere, &c.* Enfin, comme pour nous faire honneur d'un esprit tout philosophique, on s'efforce d'exténuer notre Christianisme par des expressions qui ne vont pas à moins qu'à le rendre tout-à-fait suspect; comme quand on dit que parmi nous *la Religion est presque réduite à l'adoration d'un seul DIEU, du moins chez presque tout ce qui n'est pas peuple;* & que *le respect pour JESUS-CHRIST & pour*

l'Ecriture, ſont peut-être la ſeule choſe qui diſtingue du pur Déiſme le Chriſtianiſme de Geneve.

De pareilles imputations ſont d'autant plus dangereuſes & plus capables de nous faire tort dans toute la Chrétienté, qu'elles ſe trouvent dans un Livre fort répandu, qui d'ailleurs parle favorablement de notre Ville, de ſes mœurs, de ſon Gouvernement, & même de ſon Clergé & de ſa Conſtitution Eccléſiaſtique. Il eſt triſte pour nous que le point le plus important ſoit celui ſur lequel on ſe montre le plus mal informé.

Pour rendre plus de juſtice à l'intégrité de notre Foi, il ne falloit que faire attention aux témoignages publics & authentiques que cette Egliſe en a toujours donné, & qu'elle en donne encore

chaque jour. (*b*) Rien de plus connu que notre grand principe & notre profeſſion conſtante de tenir *la Doctrine des ſaints Prophetes & Apôtres, contenue dans les Livres de l'Ancien & du Nouveau Teſtament*, pour une Doctrine divinement inſpirée, ſeule regle infaillible & parfaite de notre foi & de nos mœurs. Cette profeſſion eſt expreſſément confirmée par ceux que l'on admet au ſaint Miniſtere; & même par tous les membres de notre troupeau, quand ils rendent raiſon de leur Foi, comme Catéchumenes, à la face de l'Egliſe. On ſait auſſi l'uſage continuel que nous

(*b*) Pourquoi donc dans l'opinion de la plupart des Proteſtans, & notamment des Egliſes de Suiſſe & de Hollande, l'Egliſe de Geneve paſſe-t-elle pour Socinienne, ou du moins pour favorable au Socinianiſme? Si les Miniſtres de Geneve n'ont point donné lieu à cette opinion; il faut avouer qu'ils ſont fort à plaindre.

faisons du *Symbole des Apôtres*, comme d'un abrégé de la partie historique & dogmatique de l'Evangile, également admis de tous les Chrétiens. Nos Ordonnances Ecclésiastiques portent sur les mêmes principes : nos Prédications, notre Culte, notre Liturgie, nos Sacremens, tout est relatif à l'œuvre de notre Rédemption par JESUS-CHRIST. La même doctrine est enseignée dans les leçons & les theses de notre Académie, dans nos livres de piété, & dans les autres ouvrages que publient nos Théologiens, particuliérement contre l'incrédulité, poison funeste, dont nous travaillons sans cesse à préserver notre troupeau. Enfin nous ne craignons pas d'en appeller ici au témoignage des personnes de tout ordre, & même des étrangers qui entendent nos instructions

tant publiques que particulieres, & qui en ſont édifiés.

Sur quoi donc a-t-on pu ſe fonder, pour donner une autre idée de notre doctrine? Ou ſi l'on veut faire tomber le ſoupçon ſur notre ſincérité, comme ſi nous ne penſions pas ce que nous enſeignons & ce que nous profeſſons en public; de quel droit ſe permet-on un ſoupçon ſi odieux? Et comment n'a-t-on pas ſenti, qu'après avoir loué *nos mœurs* comme *exemplaires*, c'étoit ſe contredire, c'étoit faire injure à cette même probité, que de nous taxer d'une hypocriſie où ne tombent que des gens peu conſciencieux, qui ſe jouent de la Religion?

Il eſt vrai que nous eſtimons & que nous cultivons la Philoſophie. Mais ce n'eſt point cette Philoſophie licencieuſe

& sophistique dont on voit aujourd'hui tant d'écarts. C'est une Philosophie solide, qui, loin d'affoiblir la Foi, conduit les plus sages à être aussi les plus religieux.

Si nous prêchons beaucoup la Morale, nous n'insistons pas moins sur le dogme. Il trouve chaque jour sa place dans nos chaires : nous avons même deux exercices publics par semaine, uniquement destinés à l'explication du Catéchisme. D'ailleurs cette Morale est la Morale Chrétienne, toujours liée au dogme, & tirant de-là sa principale force, particuliérement des promesses de pardon & de félicité éternelle (*c*)

(*c*) Il seroit à souhaiter que les Pasteurs de Geneve eussent expliqué ici l'idée précise qu'ils attachent au mot *éternel.* On sait que plusieurs Ecrivains Protestans ont entendu par ce mot, non pas *ce qui ne finira jamais*, mais *ce qui doit durer très-long-tems.* C'est ainsi qu'ils expliquent les passages de l'Ecriture où se trouve le

que

que fait l'Evangile à ceux qui s'amendent, comme aussi des menaces d'une condamnation éternelle contre les impies & les impénitens. A cet égard, comme à tout autre, nous croyons qu'il faut s'en tenir à la sainte Ecriture, qui nous parle, non d'un Purgatoire, (*d*) mais du Paradis & de l'Enfer, où chacun recevra sa juste rétribution, selon le bien ou le mal qu'il aura fait dans cette vie. C'est en prêchant fortement ces grandes vérités, que nous tâchons de porter les hommes à la sanctification.

Si on loue en nous un esprit de

mot *éternel*. On sent donc combien il étoit nécessaire que les Ministres de Geneve levassent l'équivoque. Une ligne auroit suffi pour cela.

(*d*) Si par hazard il étoit vrai que l'Eglise de Geneve ne crût pas les peines *éternelles* dans le sens rigoureux de ce mot, alors suivant cette Eglise il n'y auroit plus proprement d'Enfer, mais seulement un Purgatoire, & l'Auteur de l'article *Geneve* auroit raison dans ce qu'il a avancé sur ce sujet. La différence des noms ne fait rien au fond de la chose.

modération & de tolérance, on ne doit pas le prendre pour une marque d'indifférence ou de relâchement. Graces à Dieu, il a un tout autre principe. Cet esprit est celui de l'Evangile, qui s'allie très-bien avec le zele. D'un côté la charité chrétienne nous éloigne absolument des voies de contrainte, & nous fait supporter sans peine quelque diversité d'opinions (*e*) qui n'atteint pas l'essentiel, comme il y en a eu de tout tems dans les Eglises même les plus pures: de l'autre, nous ne négligeons aucun soin, aucune voie de persuasion, pour établir, pour inculquer, pour

(*e*) On auroit desiré des exemples de *cette diversité d'opinions qui n'atteint pas l'essentiel.* Car cette diversité d'opinions pourroit tomber sur des articles, qui selon d'autres Eglises, même Protestantes, seroient très-*essentiels* à la Religion, comme l'éternité absolue & rigoureuse des peines de l'Enfer, la Trinité, l'Incarnation, &c.

défendre les points fondamentaux du Chriſtianiſme.

Quand il nous arrive de remonter aux principes de la Loi naturelle, nous le faiſons à l'exemple des Auteurs ſacrés; & ce n'eſt point d'une maniere qui nous approche des Déiſtes : puiſque, en donnant à la Théologie naturelle plus de ſolidité & d'étendue que ne font la plupart d'entr'eux, nous y joignons toujours la révélation, comme un ſecours du Ciel très-néceſſaire, (*f*)

(*f*) Voilà encore un mot qu'il auroit fallu expliquer; d'autant qu'il eſt de notoriété publique, qu'un des principaux Miniſtres de Geneve, qui vit encore, & qui jouit avec juſtice d'une grande conſidération dans ſon Egliſe, ayant parlé dans la premiere édition d'un de ſes ouvrages, de la *néceſſité* de la révélation, a changé ce mot dans les éditions ſuivantes, pour y ſubſtituer celui d'*utilité*. Or, la diſtance eſt grande de ce qui eſt *néceſſaire* à ce qui eſt ſimplement *utile*. Eſt-ce par ménagement pour leur confrere, que les Miniſtres de Geneve n'ont pas expreſſément proſcrit en cette occaſion le terme d'*utilité* dont il s'eſt ſervi? Mais de pareils ménagemens doivent-ils avoir lieu,

& ſans lequel les hommes ne ſeroient jamais ſortis de l'état de corruption & d'aveuglement où ils étoient tombés.

Si l'un de nos principes eſt de *ne rien propoſer à croire qui heurte la raiſon*, ce n'eſt point là, comme on le ſuppoſe, un caractere de Socinianiſme. Ce principe eſt commun à tous les Proteſtans; & ils s'en ſervent pour rejetter des doctrines abſurdes, telles qu'il ne s'en trouve point dans l'Ecriture ſainte bien entendue. Mais ce principe ne va pas juſqu'à nous faire *rejetter tout ce qu'on appelle Myſtere*; puiſque c'eſt le nom

dans un écrit où ces Miniſtres ont pour but de lever les ſoupçons qu'on a voulu répandre ſur leur foi? Enfin les Miniſtres de Geneve regarderoient-ils les termes de *néceſſité* ou d'*utilité*, comme pouvant être indifféremment employés dans cette matiere, & comme un des exemples de *cette diverſité d'opinions* qu'ils *ſupportent ſans peine*, & *qui n'atteint pas l'eſſentiel*? Si ce n'eſt pas là leur façon de penſer, on les invite à s'en expliquer formellement; ſans quoi il reſtera toujours à leur égard des doutes fâcheux.

que nous donnons à des vérités d'un ordre ſurnaturel, que la ſeule raiſon humaine ne découvre pas, ou qu'elle ne ſauroit comprendre parfaitement, qui n'ont pourtant rien d'impoſſible en elles-mêmes, & que DIEU nous a révélées. (*g*)

(*g*) Tout cet article n'eſt pas clair, & avoit d'autant plus beſoin de l'être, que c'eſt un des points les plus eſſentiels de la Profeſſion de Foi qu'on nous préſente. Les Miniſtres de Geneve conviennent d'abord qu'*un de leurs principes eſt* en effet *de ne rien propoſer à croire qui heurte la raiſon ; ils ſe ſervent*, diſent-ils, de ce principe, *pour rejetter des doctrines abſurdes, telles qu'il ne s'en trouve point dans l'Ecriture ſainte bien entendue.* C'eſt donc par ce principe qu'ils rejettent par exemple, la préſence réelle, comme *une doctrine abſurde*, comme *une doctrine qui heurte la raiſon*, & qui *ne ſe trouve point dans l'Ecriture ſainte bien entendue.* Or, les autres Myſteres de la Religion chrétienne, ceux de la Trinité, de l'Incarnation, de la Rédemption, &c. ne heurtent pas moins la raiſon *en apparence* que le Myſtere de la préſence réelle, & ce dernier Myſtere n'eſt pas énoncé plus obſcurément dans l'Ecriture que les premiers. Le principe admis par les Miniſtres de Geneve va donc à proſcrire tous les Myſteres. Auſſi rien n'eſt-il moins ſatisfaiſant que la définition qu'ils donnent de ce qu'ils entendent par *Myſteres.* « Ce ſont, diſent-ils, » des vérités *d'un ordre ſurnaturel*, que la ſeule raiſon » humaine ne découvre pas, *ou* qu'elle ne ſauroit

Il suffit que cette révélation soit certaine dans ses preuves, & précise dans ce

» comprendre *parfaitement*, qui n'ont pourtant *rien* » *d'impossible en elles-mêmes*, & que Dieu nous a » révélées. » 1°. Il auroit fallu donner des exemples de ces vérités d'*un ordre surnaturel*, sans quoi l'expression reste vague & équivoque. On demande, par exemple, aux Ministres de Geneve si la Divinité de J. C. la Trinité, &c. sont pour eux au nombre de ces vérités d'*un ordre surnaturel?* 2°. Quand on appelle les Mysteres des vérités que la seule raison humaine ne découvre pas, *ou* qu'elle ne sauroit comprendre *parfaitement*, le mot *ou* est-il *disjonctif* ou *explicatif?* Veut-on dire qu'il y a des Mysteres que la raison ne découvre pas, & d'autres qu'elle découvre, mais qu'elle ne peut comprendre parfaitement (comme certaines vérités de Géométrie?) ou bien veut-on dire que la raison humaine ne découvre pas les Mysteres *en ce sens* qu'elle ne peut les comprendre *parfaitement?* L'une & l'autre de ces explications est de beaucoup trop foible pour répondre à l'idée qu'on doit attacher au mot Mystere. Les Mysteres de la Religion sont des vérités que la raison humaine ne sauroit ni découvrir, ni comprendre, *même imparfaitement*, & qui sont *absolument* & *entiérement* au-dessus de sa portée. 3°. Les Mysteres sans doute *n'ont rien d'impossible en eux-mêmes*, mais *ils paroissent impossibles aux yeux de la raison*, & voilà ce qu'il étoit très-essentiel d'ajouter, surtout quand on a commencé par dire que les Mysteres ne doivent point *heurter* la raison. Car rien ne *heurte* plus la raison, que ce qui lui paroît impossible. Mais ce qui

qu'elle enſeigne, pour que nous admettions de telles vérités, conjointement avec celles de la Religion naturelle; d'autant mieux qu'elles ſe lient fort bien entr'elles, & que l'heureux aſſemblage qu'en fait l'Evangile forme un corps de Religion admirable & complet.

Enfin quoique le point capital de notre Religion ſoit *d'adorer un ſeul* DIEU, l'on ne doit pas dire qu'elle *ſe réduiſe preſque à cela, chez preſque tout ce qui n'eſt pas peuple.* Les perſonnes les mieux inſtruites ſont auſſi celles qui ſavent le mieux quel eſt le prix de l'alliance de grace, & que *la vie éternelle conſiſte à connoître le ſeul vrai* DIEU, *& celui qu'il a envoyé* JESUS-CHRIST, *ſon Fils*, en qui

heurte la raiſon, n'eſt pas pour cela contraire à la raiſon, & les Myſteres ſont dans ce cas.

a habité corporellement toute la plénitude de la Divinité, (*h*) & qui nous a été

(*h*) Il eſt très-fâcheux que les Miniſtres de Geneve, pour prouver qu'ils croient la Divinité de J. C. ſe contentent de rapporter un paſſage de l'Ecriture, ſans expliquer quel ſens précis ils donnent à ce paſſage. Arius & les autres hérétiques qui nioient la Divinité du Verbe, admettoient auſſi les expreſſions de l'Ecriture relatives au Fils de Dieu, mais ils expliquoient ces expreſſions conformément à leur erreur. On ſait même combien peu le langage des Ariens différoit en apparence de celui des Catholiques. Une ſeule lettre en faiſoit la différence; le Fils, ſelon les Ariens, étoit *homoiouſios* au Pere, c'eſt-à-dire *d'une ſubſtance* SEMBLABLE, & ſelon les Catholiques il étoit *homoouſios*, c'eſt-à-dire *conſubſtantiel* ou *de la* MÊME *ſubſtance*. Pourvu qu'on ne forçât pas les Ariens à dire que J. C. étoit *Dieu*, *égal* en tout à ſon Pere, ils diſoient d'ailleurs tout ce qu'on vouloit pour ſe rapprocher des Catholiques. Cependant il eſt clair qu'on ne croit pas réellement la Divinité de J. C. & l'unité de Dieu, (deux points eſſentiels du Chriſtianiſme) ſi on ne croit pas que J. C. eſt Dieu, conſubſtantiel & égal à ſon Pere, & ne faiſant avec lui qu'un ſeul & même Dieu. Car ſi le Verbe n'eſt pas *égal* en tout à Dieu le Pere, le Verbe n'eſt pas Dieu, & le titre de Divinité qu'on lui donne ne ſeroit en ce cas qu'un titre d'honneur & non de réalité; & ſi le Verbe n'eſt pas *conſubſtantiel* au Pere, & qu'il lui ſoit *égal*, il y a pluſieurs Dieux. On ne ſauroit donc trop inviter les Miniſtres de Geneve à s'expliquer ſur cet article important de la

donné pour Sauveur, pour Médiateur & pour Juge, *afin que tous honorent le Fils comme ils honorent le Pere.* Par cette raiſon, le terme de *reſpect pour JESUS-CHRIST & pour l'Ecriture*, nous paroiſſant de beaucoup trop foible, ou trop équivoque, pour exprimer la nature & l'étendue de nos ſentimens à cet égard; nous diſons que c'eſt avec foi, avec une vénération religieuſe, avec une entiere ſoumiſſion d'eſprit & de cœur, qu'il faut écouter ce divin Maître & le Saint-Eſprit parlant dans les Ecritures. C'eſt ainſi qu'au lieu de nous appuyer ſur la ſageſſe humaine, ſi foible & ſi bornée, nous ſommes fondés ſur la *Parole de DIEU*, ſeule capable de *nous rendre véritablement ſages à ſalut*,

Religion avec une grande clarté, & ſans la plus légere équivoque.

par la ſoi en JESUS-CHRIST: ce qui donne à notre Religion un principe plus ſûr, plus relevé, & bien plus d'étendue, bien plus d'efficace; en un mot, un tout autre caractere que celui ſous lequel on s'eſt plu à la dépeindre.

Tels ſont les ſentimens unanimes de cette Compagnie, qu'elle ſe fera un devoir de manifeſter & de ſoutenir en toute occaſion, comme il convient à de fideles ſerviteurs de JESUS-CHRIST. Ce ſont auſſi les ſentimens des Miniſtres de cette Egliſe qui n'ont pas encore cure d'ames, leſquels étant informés du contenu de la préſente Déclaration, ont tous demandé d'y être compris. Nous ne craignons pas non plus d'aſſurer que c'eſt le ſentiment général de notre Egliſe; ce qui a bien paru par la ſenſibilité qu'ont témoignée les perſonnes

de tout ordre de notre troupeau, ſur l'article du Dictionnaire qui cauſe ici nos plaintes.

Après ces explications & ces aſſurances, nous ſommes biens diſpenſés, non-ſeulement d'entrer dans un plus grand détail ſur les diverſes imputations qui nous ont été faites ; mais auſſi de répondre à ce que l'on pourroit encore écrire dans le même but. (*i*) Ce ne

(*i*) Cette Déclaration a quelque choſe de très-ſingulier, à la ſuite d'une Profeſſion de Foi auſſi inſuffiſante que celle-ci. Les Miniſtres de Geneve ne doivent pas craindre de rendre aux autres Egliſes un compte détaillé de leur foi. On leur demande donc avec confiance,

1°. S'ils croient les peines de l'enfer *éternelles*, en ce ſens qu'elles n'auront jamais de fin.

2°. Quels ſont les Myſteres qu'ils admettent ?

3°. S'ils croient que J. C. eſt Dieu, égal en tout à ſon Pere, & ne faiſant avec lui qu'un ſeul & même Dieu.

Ils doivent ſe faire d'autant moins de peine de répondre à ces queſtions, qu'elles leur ſont faites par un Théologien qui ne prend aucun intérêt à l'article *Geneve* de l'Encyclopédie, & qui deſire

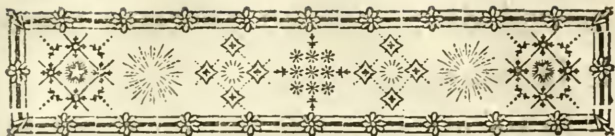
ſeroit qu'une conteſtation inutile, dont notre caractere nous éloigne infiniment. Il nous ſuffit d'avoir mis à couvert l'honneur de notre Egliſe & de notre Miniſtere, en montrant que le portrait qu'on a fait de notre Religion eſt infidele, & que notre attachement pour la ſaine Doctrine Evangélique n'eſt ni moins ſincere que celui de nos Peres, ni différent de celui des autres Egliſes Réformées, avec qui nous faiſons gloire d'être unis par les liens d'une même foi, & dont nous voyons avec beaucoup de peine que l'on veuille nous diſtinguer.

J. TREMBLEY *Secrétaire.*

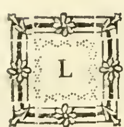
d'ailleurs très-ſincérement d'être détrompé ſur l'idée que cet article lui a donné d'eux, & que la Profeſſion de Foi n'a pas ſuffiſamment détruite.

LETTRE
A
M. ROUSSEAU,
CITOYEN DE GENEVE.

Quittez-moi votre serpe, instrument de dommage.
LA FONT. L. XII. Fab. XX.



LETTRE A M. ROUSSEAU, *CITOYEN DE GENEVE.*



A Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adreſſer, MONSIEUR, ſur l'article *Geneve* de l'Encyclopédie, a eu tout le ſuccès que vous deviez en attendre. En intéreſſant les Philoſophes par les vérités répandues dans votre ouvrage, & les gens de goût par l'éloquence & la chaleur de votre ſtyle, vous avez encore ſû plaire à la multitude par le mépris même que vous témoignez pour elle, & que vous euſſiez peut-être

marqué davantage en affectant moins de le montrer.

Je ne me propoſe pas de répondre préciſément à votre Lettre, mais de m'entretenir avec vous ſur ce qui en fait le ſujet, & de vous communiquer mes réflexions bonnes ou mauvaiſes; il ſeroit trop dangereux de lutter contre une plume telle que la vôtre, & je ne cherche point à écrire des choſes brillantes, mais des choſes vraies.

Une autre raiſon m'engage à ne pas demeurer dans le ſilence; c'eſt la reconnoiſſance que je vous dois des égards avec leſquels vous m'avez combattu. Sur ce point ſeul je me flatte de ne vous point céder. Vous avez donné aux Gens de Lettres un exemple digne de vous, & qu'ils imiteront peut-être enfin quand ils connoîtront mieux leurs vrais

intérêts. Si la ſatyre & l'injure n'étoient pas aujourd'hui le ton favori de la critique, elle ſeroit plus honorable à ceux qui l'exercent, & plus utile à ceux qui en ſont l'objet. On ne craindroit point de s'avilir en y répondant; on ne ſongeroit qu'à s'éclairer avec une candeur & une eſtime réciproque; la vérité ſeroit connue, & perſonne ne ſeroit offenſé; car c'eſt moins la vérité qui bleſſe, que la maniere de la dire.

Vous avez eu dans votre lettre trois objets principaux; d'attaquer les ſpectacles pris en eux-mêmes; de montrer que quand la morale pourroit les tolérer, la conſtitution de Geneve ne lui permettroit pas d'en avoir; de juſtifier enfin les Paſteurs de votre Egliſe ſur les ſentimens que je leur ai attribués en matiere de religion. Je ſuivrai ces trois

objets avec vous, & je m'arrêterai d'abord ſur le premier, comme ſur celui qui intéreſſe le plus grand nombre des Lecteurs. Malgré l'étendue de la matiere, je tâcherai d'être le plus court qu'il me ſera poſſible ; il n'appartient qu'à vous d'être long & d'être lû, & je ne dois pas me flatter d'être auſſi heureux en écarts.

Le caractere de votre philoſophie, Monſieur, eſt d'être ferme & inexorable dans ſa marche. Vos principes poſés, les conſéquences ſont ce qu'elles peuvent ; tant pis pour nous ſi elles ſont fâcheuſes ; mais à quelque point qu'elles le ſoient, elles ne vous le paroiſſent jamais aſſez pour vous forcer à revenir ſur les principes. Bien loin de craindre les objections qu'on peut faire contre vos paradoxes, vous prévenez

ces objections en y répondant par des paradoxes nouveaux. Il me semble voir en vous (la comparaison ne vous offensera pas sans doute) ce chef intrépide des Réformateurs, qui pour se défendre d'une hérésie en avançoit une plus grave, qui commença par attaquer les Indulgences, & finit par abolir la Messe. Vous avez prétendu que la culture des Sciences & des Arts est nuisible aux mœurs; on pouvoit vous objecter que dans une société policée cette culture est du moins nécessaire jusqu'à un certain point, & vous prier d'en fixer les bornes; vous vous êtes tiré d'embarras en coupant le nœud, & vous n'avez cru pouvoir nous rendre heureux & parfaits, qu'en nous réduisant à l'état de bêtes. Pour prouver ce que tant d'Opéras François avoient si bien

prouvé avant vous, que nous n'avons point de musique, vous avez déclaré *que nous ne pouvions en avoir, & que si nous en avions une, ce seroit tant pis pour nous.* Enfin dans la vue d'inspirer plus efficacement à vos compatriotes l'horreur de la Comédie, vous la représentez comme une des plus pernicieuses inventions des hommes, & pour me servir de vos propres termes, comme un divertissement *plus barbare que les combats des gladiateurs.*

Vous procédez avec ordre, & ne portez pas d'abord les grands coups. A ne regarder les spectacles que comme un amusement, cette raison seule vous paroît suffire pour les condamner. *La vie est si courte*, dites-vous, *& le tems si précieux.* Qui en doute, Monsieur? Mais en même tems la vie est si

malheureuſe, & le plaiſir ſi rare! Pourquoi envier aux hommes, deſtinés preſque uniquement par la nature à pleurer & à mourir, quelques délaſſemens paſſagers, qui les aident à ſupporter l'amertume ou l'inſipidité de leur exiſtence! Si les ſpectacles, conſidérés ſous ce point de vue, ont un défaut à mes yeux, c'eſt d'être pour nous une diſtraction trop légere & un amuſement trop foible, préciſément par cette raiſon qu'ils ſe préſentent trop à nous ſous la ſeule idée d'amuſement, & d'amuſement néceſſaire à notre oiſiveté. L'illuſion ſe trouvant rarement dans les repréſentations théatrales, nous ne les voyons que comme un jeu qui nous laiſſe preſque entiérement à nous. D'ailleurs le plaiſir ſuperficiel & momentané qu'elles peuvent produire, eſt encore affoibli par

la nature de ce plaiſir même, qui tout imparfait qu'il eſt, a l'inconvénient d'être trop recherché, & , ſi on peut parler de la ſorte, appellé de trop loin. Il a fallu, ce me ſemble, pour imaginer un pareil genre de divertiſſement, que les hommes en euſſent auparavant eſſayé & uſé de bien des eſpeces; quelqu'un qui s'ennuyoit cruellement (c'étoit vraiſemblablement un Prince) doit avoir eu la premiere idée de cet amuſement rafiné, qui conſiſte à repréſenter ſur des planches les infortunes & les travers de nos ſemblables pour nous conſoler ou nous guérir des nôtres, & à nous rendre ſpectateurs de la vie, d'acteurs que nous y ſommes, pour nous en adoucir le poids & les malheurs. Cette réflexion triſte vient quelquefois troubler le plaiſir que je goûte au Théatre;

à travers les impressions agréables de la scene, j'apperçois de tems en tems malgré moi & avec une sorte de chagrin l'empreinte fâcheuse de son origine; sur-tout dans ces momens de repos, où l'action suspendue & refroidie laissant l'imagination tranquille, ne montre plus que la représentation au lieu de la chose, & l'acteur au lieu du personnage. Telle est, Monsieur, la triste destinée de l'homme jusque dans les plaisirs même; moins il peut s'en passer, moins il les goûte; & plus il y met de soins & d'étude, moins leur impression est sensible. Pour nous en convaincre par un exemple encore plus frappant que celui du Théatre, jettons les yeux sur ces maisons décorées par la vanité & par l'opulence, que le vulgaire croit un séjour de délices, & où les rafinemens

d'un luxe recherché brillent de toutes parts ; elles ne rappellent que trop ſouvent au riche blazé qui les a fait conſtruire, l'image importune de l'ennui qui lui a rendu ces rafinemens néceſſaires.

Quoi qu'il en ſoit, Monſieur, nous avons trop beſoin de plaiſirs, pour nous rendre difficiles ſur le nombre ou ſur le choix. Sans doute tous nos divertiſſemens forcés & factices, inventés & mis en uſage par l'oiſiveté, ſont bien au-deſſous des plaiſirs ſi purs & ſi ſimples que devroient nous offrir les devoirs de Citoyen, d'ami, d'époux, de fils, & de pere : mais rendez-nous donc, ſi vous le pouvez, ces devoirs moins pénibles & moins triſtes ; ou ſouffrez qu'après les avoir remplis de notre mieux, nous nous conſolions de notre mieux auſſi des chagrins qui les accom-

pagnent. Rendez les peuples plus heureux, & par conſéquent les Citoyens moins rares, les amis plus ſenſibles & plus conſtans, les peres plus juſtes, les enfans plus tendres, les femmes plus fideles & plus vraies ; nous ne chercherons point alors d'autres plaiſirs que ceux qu'on goûte au ſein de l'amitié, de la patrie, de la nature & de l'amour. Mais il y a long-tems, vous le ſavez, que le ſiecle d'Aſtrée n'exiſte plus que dans les fables, ſi même il a jamais exiſté ailleurs. Solon diſoit qu'il avoit donné aux Athéniens, non les meilleures lois en elles-mêmes, mais les meilleures qu'ils puſſent obſerver. Il en eſt ainſi des devoirs qu'une ſaine Philoſophie preſcrit aux hommes, & des plaiſirs qu'elle leur permet. Elle doit nous ſuppoſer & nous prendre tels que nous

ſommes, pleins de paſſions & de foibleſſes, mécontens de nous-mêmes & des autres, réuniſſant à un penchant naturel pour l'oiſiveté, l'inquiétude & l'activité dans les deſirs. Que reſte-t-il à faire à la Philoſophie, que de pallier à nos yeux par les diſtractions qu'elle nous offre, l'agitation qui nous tourmente ou la langueur qui nous conſume? Peu de perſonnes ont, comme vous, Monſieur, la force de chercher leur bonheur dans la triſte & uniforme tranquillité de la ſolitude. Mais cette reſſource ne vous manque-t-elle jamais à vous-même? N'éprouvez-vous jamais au ſein du repos, & quelquefois du travail, ces momens de dégoût & d'ennui qui rendent néceſſaires les délaſſemens ou les diſtractions? La ſociété ſeroit d'ailleurs trop malheureuſe,

si tous ceux qui peuvent se suffire ainsi que vous, s'en bannissoient par un exil volontaire. Le sage en fuyant les hommes, c'est-à-dire, en évitant de s'y livrer; (car c'est la seule maniere dont il doit les fuir), leur est au moins redevable de ses instructions & de son exemple; c'est au milieu de ses semblables que l'Être suprême lui a marqué son séjour, & il n'est pas plus permis aux Philosophes qu'aux Rois d'être hors de chez eux.

Je reviens aux plaisirs du Théatre. Vous avez laissé avec raison aux déclamateurs de la chaire, cet argument si rebattu contre les spectacles, qu'ils sont contraires à l'esprit du Christianisme, qui nous oblige de nous mortifier sans cesse. On s'interdiroit sur ce principe les délassemens que la religion condamne

le moins. Les ſolitaires auſteres de Port-Royal, grands Prédicateurs de la mortification chrétienne, & par cette raiſon grands adverſaires de la Comédie, ne ſe refuſoient pas dans leur ſolitude, comme l'a remarqué Racine, le plaiſir de faire des ſabots, & celui de tourner les Jéſuites en ridicule.

Il ſemble donc que les ſpectacles, à ne les conſidérer encore que du côté de l'amuſement, peuvent être accordés aux hommes, du moins comme un jouet qu'on donne à des enfans qui ſouffrent. Mais ce n'eſt pas ſeulement un jouet qu'on a prétendu leur donner, ce ſont des leçons utiles déguiſées ſous l'apparence du plaiſir. Non-ſeulement on a voulu diſtraire de leurs peines ces enfans adultes; on a voulu que ce Théatre, où ils ne vont en apparence que pour

rire ou pour pleurer, devînt pour eux, preſque ſans qu'ils s'en apperçuſſent, une école de mœurs & de vertu. Voilà, Monſieur, de quoi vous croyez le Théatre incapable; vous lui attribuez même un effet abſolument contraire, & vous prétendez le prouver.

Je conviens d'abord avec vous, que les Ecrivains dramatiques ont pour but principal de plaire, & que celui d'être utiles eſt tout au plus le ſecond; mais qu'importe, s'ils ſont en effet utiles, que ce ſoit leur premier ou leur ſecond objet? Soyons de bonne foi, Monſieur, avec nous-mêmes, & convenons que les Auteurs de Théatre n'ont rien en cela qui les diſtingue des autres. L'eſtime publique eſt le but principal de tout Ecrivain; & la premiere vérité qu'il veut apprendre à ſes Lecteurs, c'eſt

qu'il eſt digne de cette eſtime. En vain affecteroit-il de la dédaigner dans ſes ouvrages; l'indifférence ſe taît, & ne fait point tant de bruit; les injures même dites à une Nation ne ſont quelquefois qu'un moyen plus piquant de ſe rappeller à ſon ſouvenir; Et le fameux Cynique de la Grece eût bientôt quitté ce tonneau d'où il bravoit les préjugés & les Rois, ſi les Athéniens euſſent paſſé leur chemin ſans le regarder & ſans l'entendre. La vraie Philoſophie ne conſiſte point à fouler aux pieds la gloire, & encore moins à le dire; mais à n'en pas faire dépendre ſon bonheur, même en tâchant de la mériter. On n'écrit donc, Monſieur, que pour être lu, & on ne veut être lu que pour être eſtimé; j'ajoute, pour être eſtimé de la multitude, de cette multitude même,

dont on fait d'ailleurs (& avec raiſon) ſi peu de cas. Une voix ſecrette & importune nous crie, que ce qui eſt beau, grand & vrai, plaît à tout le monde, & que ce qui n'obtient pas le ſuffrage général, manque apparemment de quelqu'une de ces qualités. Ainſi quand on cherche les éloges du vulgaire, c'eſt moins comme une récompenſe flatteuſe en elle-même, que comme le gage le plus ſûr de la bonté d'un ouvrage. L'amour propre qui n'annonce que des prétentions modérées, en déclarant qu'il ſe borne à l'approbation du petit nombre, eſt un amour propre timide qui ſe conſole d'avance, ou un amour propre mécontent qui ſe conſole après coup. Mais quel que ſoit le but d'un Ecrivain, ſoit d'être loué, ſoit d'être utile, ce but n'importe guere au public; ce n'eſt point

là ce qui regle ſon jugement, c'eſt uniquement le degré de plaiſir ou de lumiere qu'on lui a donné. Il honore ceux qui l'inſtruiſent, il encourage ceux qui l'amuſent, il applaudit ceux qui l'inſtruiſent en l'amuſant. Or les bonnes pieces de Théatre me paroiſſent réunir ces deux derniers avantages. C'eſt la morale miſe en action, ce ſont les préceptes réduits en exemples; la Tragédie nous offre les malheurs produits par les vices des hommes, la Comédie, les ridicules attachés à leurs défauts; l'une & l'autre mettent ſous les yeux ce que la morale ne montre que d'une maniere abſtraite & dans une eſpece de lointain. Elles développent & fortifient par les mouvemens qu'elles excitent en nous, les ſentimens dont la nature a mis le germe dans nos ames.

On va, ſelon vous, s'iſoler au ſpectacle, on y va oublier ſes proches, ſes concitoyens & ſes amis. Le ſpectacle eſt au contraire celui de tous nos plaiſirs qui nous rappelle le plus aux autres hommes, par l'image qu'il nous préſente de la vie humaine, & par les impreſſions qu'il nous donne & qu'il nous laiſſe. Un Poëte dans ſon enthouſiaſme, un Géometre dans ſes méditations profondes, ſont bien plus iſolés qu'on ne l'eſt au Théatre. Mais quand les plaiſirs de la ſcene nous feroient perdre pour un moment le ſouvenir de nos ſemblables, n'eſt-ce pas l'effet naturel de toute occupation qui nous attache, de tout amuſement qui nous entraîne? Combien de momens dans la vie où l'homme le plus vertueux oublie ſes compatriotes & ſes amis ſans les aimer moins;

& vous-même, Monſieur, n'auriez-vous renoncé à vivre avec les vôtres que pour y penſer toujours?

Vous avez bien de la peine, ajoûtez-vous, à concevoir cette regle de la Poétique des anciens, que le Théatre purge les paſſions en les excitant. La regle, ce me ſemble, eſt vraie, mais elle a le défaut d'être mal énoncée; & c'eſt ſans doute par cette raiſon qu'elle a produit tant de diſputes, qu'on ſe ſeroit épargnées ſi on avoit voulu s'entendre. Les paſſions dont le Théatre tend à nous garantir ne ſont pas celles qu'il excite; mais il nous en garantit en excitant en nous les paſſions contraires; j'entends ici par *paſſion*, avec la plupart des Ecrivains de morale, toute affection vive & profonde, qui nous attache fortement à ſon objet. En ce ſens, la

Tragédie se sert des passions utiles & louables, pour réprimer les passions blâmables & nuisibles ; elle emploie, par exemple, les larmes & la compassion dans Zaïre, pour nous précautionner contre l'amour violent & jaloux ; l'amour de la patrie dans Brutus, pour nous guérir de l'ambition ; la terreur & la crainte de la vengeance céleste dans Sémiramis, pour nous faire haïr & éviter le crime. Mais si avec quelques Philosophes on n'attache l'idée de passion qu'aux affections criminelles, il faudra pour lors se borner à dire, que le Théatre les corrige en nous rappellant aux affections naturelles ou vertueuses, que le Créateur nous a données pour combattre ces mêmes passions.

« Voilà, objectez-vous, un remede » bien foible & cherché bien loin :

» l'homme eſt naturellement bon ; » l'amour de la vertu, quoi qu'en diſent » les Philoſophes, eſt inné dans nous ; » il n'y a perſonne, excepté les ſcélérats » de profeſſion, qui avant d'entendre » une Tragédie ne ſoit déja perſuadé » des vérités dont elle va nous inſtruire ; » & à l'égard des hommes plongés dans » le crime, ces vérités ſont bien inutiles » à leur faire entendre, & leur cœur » n'a point d'oreilles ». L'homme eſt naturellement bon, je le veux ; cette queſtion demanderoit un trop long examen ; mais vous conviendrez du moins que la ſociété, l'intérêt, l'exemple, peuvent faire de l'homme un être méchant. J'avoue que quand il voudra conſulter ſa raiſon, il trouvera qu'il ne peut être heureux que par la vertu ; & c'eſt en ce ſeul ſens que vous pouvez

regarder l'amour de la vertu comme inné dans nous, car vous ne croyez pas apparemment que le *fœtus* & les enfans à la mammelle aient aucune notion du juſte & de l'injuſte. Mais la raiſon ayant à combattre en nous des paſſions qui étouffent ſa voix, emprunte le ſecours du Théatre pour imprimer plus profondément dans notre ame les vérités que nous avons beſoin d'apprendre. Si ces vérités gliſſent ſur les ſcélérats décidés, elles trouvent dans le cœur des autres une entrée plus facile; elles s'y fortifient quand elles y étoient déja gravées; incapables peut-être de ramener les hommes perdus, elles ſont au moins propres à empêcher les autres de ſe perdre. Car la morale eſt comme la médecine; beaucoup plus ſûre dans ce qu'elle fait pour prévenir

les maux, que dans ce qu'elle tente pour les guérir.

L'effet de la morale du Théatre eſt donc moins d'opérer un changement ſubit dans les cœurs corrompus, que de prémunir contre le vice les ames foibles par l'exercice des ſentimens honnêtes, & d'affermir dans ces mêmes ſentimens les ames vertueuſes. Vous appellez paſſagers & ſtériles les mouvemens que le Théatre excite, parce que la vivacité de ces mouvemens ſemble ne durer que le tems de la piece; mais leur effet, pour être lent & comme inſenſible, n'en eſt pas moins réel aux yeux du Philoſophe. Ces mouvemens ſont des ſecouſſes par leſquelles le ſentiment de la vertu a beſoin d'être réveillé dans nous; c'eſt un feu qu'il faut de tems en tems

ranimer & nourrir pour l'empêcher de s'éteindre.

Voilà, Monſieur, les fruits naturels de la morale miſe en action ſur le Théatre ; voilà les ſeuls qu'on en puiſſe attendre. Si elle n'en a pas de plus marqués, croyez-vous que la morale réduite aux préceptes en produiſe beaucoup davantage ? Il eſt bien rare que les meilleurs Livres de morale rendent vertueux ceux qui n'y ſont pas diſpoſés d'avance ; eſt-ce une raiſon pour proſcrire ces Livres ? Demandez à nos Prédicateurs les plus fameux combien ils font de converſions par an ; ils vous répondront qu'on en fait une ou deux par ſiecle, encore faut-il que le ſiecle ſoit bon ; ſur cette réponſe leur défendrez-vous de prêcher, & à nous de les entendre ?

« Belle comparaiſon ! direz-vous ;
» je veux que nos Prédicateurs & nos
» Moraliſtes n'aient pas des ſuccès
» brillans ; au moins ne font-ils pas
» grand mal, ſi ce n'eſt peut-être celui
» d'ennuyer quelquefois ; mais c'eſt
» précisément parce que les Auteurs
» de Théatre nous ennuient moins,
» qu'ils nous nuiſent davantage. Quelle
» morale, que celle qui préſente ſi
» ſouvent aux yeux des ſpectateurs
» des monſtres impunis & des crimes
» heureux ? Un Atrée qui s'applaudit
» des horreurs qu'il a exercées contre
» ſon frere, un Néron qui empoiſonne
„ Britannicus pour régner en paix,
„ une Médée qui égorge ſes enfans,
„ & qui part en inſultant au déſeſpoir
„ de leur pere, un Mahomet qui ſéduit
„ & qui entraîne tout un peuple,

„ victime & instrument de ses fureurs ? „ Quel affreux spectacle à montrer aux „ hommes, que des scélérats triom- „ phans „ ? Pourquoi non, Monsieur, si on leur rend ces scélérats odieux dans leur triomphe même ? Peut-on mieux nous instruire à la vertu, qu'en nous montrant d'un côté les succès du crime, & en nous faisant envier de l'autre le sort de la vertu malheureuse ? Ce n'est pas dans la prospérité ni dans l'élévation qu'on a besoin d'apprendre à l'aimer, c'est dans l'abjection & dans l'infortune. Or sur cet effet du Théatre j'en appelle avec confiance à votre propre témoignage ; interrogez les spectateurs l'un après l'autre au sortir de ces Tragédies que vous croyez une école de vice & de crime ; demandez-leur lequel ils aimeroient mieux être, de Britannicus

ou de Néron, d'Atrée ou de Thieſte, de Zopire ou de Mahomet; héſiteront-ils ſur la réponſe? Et comment héſiteroient-ils? Pour nous borner à un ſeul exemple, quelle leçon plus propre à rendre le fanatiſme exécrable, & à faire regarder comme des monſtres ceux qui l'inſpirent, que cet horrible tableau du quatrieme acte de Mahomet, où l'on voit Seïde, égaré par un zele affreux, enfoncer le poignard dans le ſein de ſon pere? Vous voudriez, Monſieur, bannir cette Tragédie de notre Théatre? Plût à Dieu qu'elle y fût plus ancienne de deux cens ans! L'eſprit philoſophique qui l'a dictée ſeroit de même date parmi nous, & peut-être eût épargné à la nation Françoiſe, d'ailleurs ſi paiſible & ſi douce, les horreurs & les atrocités religieuſes auxquelles elle s'eſt livrée.

Si cette Tragédie laiſſe quelque choſe à regretter aux ſages, c'eſt de n'y voir que les forfaits cauſés par le zele d'une fauſſe religion, & non les malheurs encore plus déplorables, où le zele aveugle pour une Religion vraie peut quelquefois entraîner les hommes.

Ce que je dis ici de Mahomet, je crois pouvoir le dire de même des autres Tragédies qui vous paroiſſent ſi dangereuſes. Il n'en eſt, ce me ſemble, aucune qui ne laiſſe dans notre ame après la repréſentation, quelque grande & utile leçon de morale plus ou moins développée. Je vois dans Œdipe un Prince, fort à plaindre ſans doute, mais toujours coupable, puiſqu'il a voulu contre l'avis même des Dieux, braver ſa deſtinée; dans Phedre une femme que la violence de ſa paſſion peut rendre malheureuſe,

mais non pas excuſable, puiſqu'elle travaille à perdre un Prince vertueux dont elle n'a pu ſe faire aimer; dans Catilina, le mal que l'abus des grands talens peut faire au genre humain; dans Médée & dans Atrée les effets abominables de l'amour criminel & irrité, de la vengeance & de la haine. D'ailleurs quand ces pieces ne nous enſeigneroient directement aucune vérité morale, ſeroient-elles pour cela blâmables ou pernicieuſes? Il ſuffiroit pour les juſtifier de ce reproche, de faire attention aux ſentimens louables, ou tout au moins naturels, qu'elles excitent en nous; Œdipe & Phedre l'attendriſſement ſur nos ſemblables, Atrée & Médée le trémiſſement & l'horreur. Quand nous irions à ces Tragédies, moins pour être inſtruits que pour être remués, quel

ſeroit en cela notre crime & le leur? Elles ſeroient pour les honnêtes gens, s'il eſt permis d'employer cette comparaiſon, ce que les ſupplices ſont pour le peuple, un ſpectacle où ils aſſiſteroient par le ſeul beſoin que tous les hommes ont d'être émus. C'eſt en effet ce beſoin, & non pas, comme on le croit communément, un ſentiment d'inhumanité qui fait courir le peuple aux exécutions des criminels. Il voit au contraire ces exécutions avec un mouvement de trouble & de pitié, qui va quelquefois juſques à l'horreur & aux larmes. Il faut à ces ames rudes, concentrées & groſſieres, des ſecouſſes fortes pour les ébranler. La Tragédie ſuffit aux ames plus délicates & plus ſenſibles; quelquefois même, comme dans Médée & dans Atrée, l'impreſſion

eſt trop violente pour elles. Mais bien loin d'être alors dangereuſe, elle eſt au contraire importune ; & un ſentiment de cette eſpece peut-il être une ſource de vices & de forfaits ? Si dans les pieces où l'on expoſe le crime à nos yeux, les ſcélérats ne ſont pas toujours punis, le ſpectateur eſt affligé qu'ils ne le ſoient pas : quand il ne peut en accuſer le Poëte, toujours obligé de ſe conformer à l'Hiſtoire, c'eſt alors, ſi je puis parler ainſi, l'Hiſtoire elle-même qu'il accuſe ; & il ſe dit en ſortant :

Faiſons notre devoir, & laiſſons faire aux Dieux.

Auſſi dans un Spectacle qui laiſſeroit plus de liberté au Poëte, dans notre Opéra, par exemple, qui n'eſt d'ailleurs ni le Spectacle de la vérité ni celui des mœurs, je doute qu'on

pardonnât à l'Auteur de laiſſer jamais le crime impuni. Je me ſouviens d'avoir vu autrefois en manuſcrit un Opéra d'Atrée, où ce monſtre périſſoit écraſé de la foudre, en criant avec une ſatiſfaction barbare,

Tonnez, Dieux impuiſſans, frappez, je ſuis vengé.

Cette ſituation vraiment théatrale, ſecondée par une muſique effrayante, eût produit, ce me ſemble, un des plus heureux dénouemens qu'on puiſſe imaginer au Théatre lyrique.

Si dans quelques Tragédies on a voulu nous intéreſſer pour des ſcélérats, ces Tragédies ont manqué leur objet; c'eſt la faute du Poëte & non du genre; vous trouverez des Hiſtoriens même qui ne ſont pas exempts de ce reproche; en accuſerez-vous l'hiſtoire? Rappellez-vous, Monſieur, un de nos chefs-

d'œuvre en ce genre, la conjuration de Venise de l'Abbé de Saint Real, & l'espece d'intérêt qu'il nous inspire (sans l'avoir peut-être voulu) pour ces hommes qui ont juré la ruine de leur patrie; on s'afflige presque après cette lecture de voir tant de courage & d'habileté devenus inutiles; on se reproche ce sentiment, mais il nous saisit malgré nous, & ce n'est que par réflexion qu'on prend part au salut de Venise. Je vous avouerai à cette occasion (contre l'opinion assez généralement établie) que le sujet de *Venise sauvée* me paroît bien plus propre au Théatre que celui de Manlius Capitolinus, quoique ces deux pieces ne different guere que par les noms & l'état des personnages; des malheureux qui conspirent pour se rendre libres, sont moins odieux que des

des Sénateurs qui cabalent pour ſe rendre maîtres.

Mais ce qui paroît, Monſieur, vous avoir choqué le plus dans nos pieces, c'eſt le rôle qu'on y fait jouer à l'amour. Cette paſſion, le grand mobile des actions des hommes, eſt en effet le reſſort preſque unique du Théatre François; & rien ne vous paroît plus contraire à la ſaine morale que de réveiller par des peintures & des ſituations ſéduiſantes un ſentiment ſi dangereux. Permettez-moi de vous faire une queſtion avant que de vous répondre. Voudriez-vous bannir l'amour de la ſociété? Ce ſeroit, je crois, pour elle un grand bien & un grand mal. Mais vous chercheriez en vain à détruire cette paſſion dans les hommes; il ne paroît pas d'ailleurs que votre deſſein

ſoit de la leur interdire, du moins ſi on en juge par les deſcriptions intéreſſantes que vous en faites, & auxquelles toute l'auſtérité de votre Philoſophie n'a pu ſe refuſer. Or ſi on ne peut, & ſi on ne doit peut-être pas étouffer l'amour dans le cœur des hommes, que reſte-t-il à faire, ſinon de le diriger vers une fin honnête, & de nous montrer dans des exemples illuſtres ſes fureurs & ſes foibleſſes, pour nous en défendre ou nous en guérir? Vous convenez que c'eſt l'objet de nos Tragédies; mais vous prétendez que l'objet eſt manqué par les efforts même que l'on fait pour le remplir, que l'impreſſion du ſentiment reſte, & que la morale eſt bientôt oubliée. Je prendrai, Monſieur, pour vous répondre, l'exemple même que vous apportez de la Tragédie

de Bérénice, où Racine a trouvé l'art de nous intéresser pendant cinq actes avec ces seuls mots, *je vous aime, vous êtes Empereur & je pars*; & où ce grand Poëte a su réparer par les charmes de son style le defaut d'action & la monotonie de son sujet. Tout spectateur sensible, je l'avoue, sort de cette Tragédie le cœur affligé, partageant en quelque maniere le sacrifice qui coûte si cher à Titus, & le désespoir de Bérénice abandonnée. Mais quand ce spectateur regarde au fond de son ame, & approfondit le sentiment triste qui l'occupe, qu'y apperçoit-il, Monsieur? Un retour affligeant sur le malheur de la condition humaine, qui nous oblige presque toujours de faire céder nos passions à nos devoirs. Cela est si vrai, qu'au milieu des pleurs que

nous donnons à Bérénice, le bonheur du monde attaché au ſacrifice de Titus, nous rend inexorables ſur la néceſſité de ce ſacrifice même dont nous le plaignons; l'intérêt que nous prenons à ſa douleur, en admirant ſa vertu, ſe changeroit en indignation s'il ſuccomboit à ſa foibleſſe. En vain Racine même, tout habile qu'il étoit dans l'éloquence du cœur, eût eſſayé de nous repréſenter ce Prince, entre Bérénice d'un côté & Rome de l'autre, ſenſible aux prieres d'un peuple qui embraſſe ſes genoux pour le retenir, mais cédant aux larmes de ſa maîtreſſe; les adieux les plus touchans de ce Prince à ſes ſujets ne le rendroient que plus mépriſable à nos yeux; nous n'y verrions qu'un Monarque vil, qui pour ſatisfaire une paſſion obſcure, renonce à faire du bien aux hommes, & qui va dans

les bras d'une femme oublier leurs pleurs. Si quelque chose au contraire adoucit à nos yeux la peine de Titus, c'est le spectacle de tout un peuple devenu heureux par le courage du Prince : rien n'est plus propre à consoler de l'infortune, que le bien qu'on fait à ceux qui souffrent, & l'homme vertueux suspend le cours de ses larmes en essuyant celles des autres. Cette Tragédie, Monsieur, a d'ailleurs un autre avantage, c'est de nous rendre plus grands à nos propres yeux en nous montrant de quels efforts la vertu nous rend capables. Elle ne réveille en nous la plus puissante & la plus douce de toutes les passions, que pour nous apprendre à la vaincre, en la faisant céder, quand le devoir l'exige, à des intérêts plus pressans & plus chers.

Ainſi elle nous flatte & nous éleve tout à la fois, par l'expérience douce qu'elle nous fait faire de la tendreſſe de notre ame, & par le courage qu'elle nous inſpire pour réprimer ce ſentiment dans ſes effets, en conſervant le ſentiment même.

Si donc les peintures qu'on fait de l'amour ſur nos Théatres étoient dangereuſes, ce ne pourroit être tout au plus que chez une nation déjà corrompue, à qui les remedes même ſerviroient de poiſon ; auſſi ſuis-je perſuadé, malgré l'opinion contraire où vous êtes, que les repréſentations théatrales ſont plus utiles à un peuple qui a conſervé ſes mœurs, qu'à celui qui auroit perdu les ſiennes. Mais quand l'état préſent de nos mœurs pourroit nous faire regarder la Tragédie comme

un nouveau moyen de corruption, la plupart de nos pieces me paroissent bien propres à nous rassurer à cet égard. Ce qui devroit, ce me semble, vous déplaire le plus dans l'amour que nous mettons si fréquemment sur nos Théatres, ce n'est pas la vivacité avec laquelle il est peint, c'est le rôle froid & subalterne qu'il y joue presque toujours. L'amour, si on en croit la multitude, est l'ame de nos Tragédies; pour moi, il m'y paroît presque aussi rare que dans le monde. La plupart des personnages de Racine même ont à mes yeux moins de passion que de métaphysique, moins de chaleur que de galanterie. Qu'est-ce que l'amour dans Mithridate, dans Iphigénie, dans Britannicus, dans Bajazet même & dans Andromaque, si on en excepte quelques traits des

rôles de Roxane & d'Hermione ? Phedre eſt peut-être le ſeul ouvrage de ce grand homme, où l'amour ſoit vraiment terrible & tragique ; encore y eſt-il défiguré par l'intrigue obſcure d'Hippolite & d'Aricie. Arnaud l'avoit bien ſenti, quand il diſoit à Racine : *Pourquoi cet Hippolite amoureux ?* Le reproche étoit moins d'un caſuiſte que d'un homme de goût ; on ſait la réponſe que Racine lui fit ; *eh, Monſieur, ſans cela qu'auroient dit les petits-maîtres ?* Ainſi c'eſt à la frivolité de la nation que Racine a ſacrifié la perfection de ſa piece. L'amour dans Corneille, eſt encore plus languiſſant & plus déplacé : ſon génie ſemble s'être épuiſé dans le Cid à peindre cette paſſion, & il faut avouer qu'il l'a peinte en maître ; mais il n'y a preſqu'aucune de ſes autres

Tragédies que l'amour ne dépare & ne refroidiſſe. Ce ſentiment excluſif & impérieux, ſi propre à nous conſoler de tout ou à nous rendre tout inſupportable, à nous faire jouir de notre exiſtence ou à nous la faire déteſter, veut être ſur le Théatre comme dans nos cœurs, y régner ſeul & ſans partage. Partout où il ne joue pas le premier rôle, il eſt dégradé par le ſecond. Le ſeul caractere qui lui convienne dans la Tragédie, eſt celui de la véhémence, du trouble & du déſeſpoir : ôtez-lui ces qualités, ce n'eſt plus, ſi j'oſe parler ainſi, qu'une paſſion commune & bourgeoiſe. Mais, dira-t-on, en peignant l'amour de la ſorte, il deviendra monotone, & toutes nos pieces ſe reſſembleront. Et pourquoi s'imaginer, comme ont fait preſque tous nos Auteurs,

qu'une piece ne puiſſe nous intéreſſer ſans amour ? Sommes-nous plus difficiles ou plus inſenſibles que les Athéniens ? & ne pouvons-nous pas trouver à leur exemple une infinité d'autres ſujets capables de remplir dignement le Théatre, les malheurs de l'ambition, le ſpectacle d'un héros dans l'infortune, la haine de la ſuperſtition & des tyrans, l'amour de la patrie, la tendreſſe maternelle ? Ne faiſons point à nos Françoiſes l'injure de penſer que l'amour ſeul puiſſe les émouvoir, comme ſi elles n'étoient ni citoyennes ni meres. Ne les avons-nous pas vues s'intéreſſer à la Mort de Céſar, & verſer des larmes à Mérope ?

Je viens, Monſieur, à vos objections ſur la Comédie. Vous n'y voyez qu'un exemple continuel de libertinage, de perfidie & de mauvaiſes mœurs ; des

femmes qui trompent leurs maris, des enfans qui volent leurs peres, d'honnêtes bourgeois dupés par des fripons de Cour. Mais je vous prie de considérer un moment sous quel point de vue tous ces vices nous sont représentés sur le Théatre. Est-ce pour les mettre en honneur? Nullement; il n'est point de spectateur qui s'y méprenne; c'est pour nous ouvrir les yeux sur la source de ces vices; pour nous faire voir dans nos propres défauts (dans des défauts qui en eux-mêmes ne blessent point l'honnêteté) une des causes les plus communes des actions criminelles que nous reprochons aux autres. Qu'apprenons-nous dans *George-Dandin?* que le déréglement des femmes est la suite ordinaire des mariages mal assortis où la vanité a présidé; dans *le Bourgeois*

Gentilhomme ? qu'un bourgeois qui veut ſortir de ſon état, avoir une femme de la Cour pour maîtreſſe, & un grand Seigneur pour ami, n'aura pour maîtreſſe qu'une femme perdue, & pour ami qu'un honnête voleur ; dans les ſcenes d'*Harpagon* & de ſon fils ? que l'avarice des peres produit la mauvaiſe conduite des enfans ; enfin dans toutes, cette vérité ſi utile, *que les ridicules de la ſociété y ſont une ſource de déſordres.* Et quelle maniere plus efficace d'attaquer nos ridicules, que de nous montrer qu'ils rendent les autres méchans à nos dépens ? En vain diriez-vous que dans la Comédie nous ſommes plus frappés du ridicule qu'elle joue, que des vices dont ce ridicule eſt la ſource. Cela doit être, puiſque l'objet naturel de la Comédie eſt la correction de nos défauts

par le ridicule, leur antidote le plus puiſſant, & non la correction de nos vices qui demande des remedes d'un autre genre. Mais ſon effet n'eſt pas pour cela de nous faire préférer le vice au ridicule; elle nous ſuppoſe pour le vice cette horreur qu'il inſpire à toute ame bien née; elle ſe ſert même de cette horreur pour combattre nos travers; & il eſt tout ſimple que le ſentiment qu'elle ſuppoſe nous affecte moins (dans le moment de la repréſentation) que celui qu'elle cherche à exciter en nous; ſans que pour cela elle nous faſſe prendre le change ſur celui de ces deux ſentimens qui doit dominer dans notre ame. Si quelques Comédies en petit nombre s'écartent de cet objet louable, & ſont preſque uniquement une école de mauvaiſes

mœurs, on peut comparer leurs Auteurs à ces hérétiques, qui pour débiter le menſonge, ont abuſé quelquefois de la chaire de vérité.

Vous ne vous en tenez pas à des imputations générales. Vous attaquez, comme une ſatyre cruelle de la vertu, le *Miſantrope* de Moliere, ce chef-d'œuvre de notre Théatre comique; ſi néanmoins le *Tartuſe* ne lui eſt pas encore ſupérieur, ſoit par la vivacité de l'action, ſoit par les ſituations théatrales, ſoit enfin par la variété & la vérité des caracteres. Je ne ſai, Monſieur, ce que vous penſez de cette derniere piece, elle étoit bien faite pour trouver grace devant vous; ne fût-ce que par l'averſion dont on ne peut ſe défendre pour l'eſpece d'hommes ſi odieuſe que Moliere y a joués &

démaſqués. Mais je viens au Miſantrope. Moliere, ſelon vous, a eu deſſein dans cette Comédie de rendre la vertu ridicule. Il me ſemble que le ſujet & les détails de la piece, que le ſentiment même qu'elle produit en nous, prouvent le contraire. Moliere a voulu nous apprendre, que l'eſprit & la vertu ne ſuffiſent pas pour la ſociété, ſi nous ne ſavons compatir aux foibleſſes de nos ſemblables, & ſupporter leurs vices même; que les hommes ſont encore plus bornés que méchans, & qu'il faut les mépriſer ſans le leur dire. Quoique le Miſantrope divertiſſe les ſpectateurs, il n'eſt pas pour cela ridicule à leurs yeux: il n'eſt perſonne au contraire qui ne l'eſtime, qui ne ſoit porté même à l'aimer & à le plaindre. On rit de ſa mauvaiſe humeur, comme de celle d'un

enfant bien né & de beaucoup d'eſprit. La ſeule choſe que j'oſerois blâmer dans le rôle du Miſantrope, c'eſt qu'Alceſte n'a pas toujours tort d'être en colere contre l'ami raiſonnable & philoſophe, que Moliere a voulu lui oppoſer comme un modele de la conduite qu'on doit tenir avec les hommes. Philinte m'a toujours paru, non pas abſolument comme vous le prétendez, un caractere odieux, mais un caractere mal décidé, plein de ſageſſe dans ſes maximes & de fauſſeté dans ſa conduite. Rien de plus ſenſé que ce qu'il dit au Miſantrope dans la premiere ſcene ſur la néceſſité de s'accommoder aux travers des hommes; rien de plus foible que ſa réponſe aux reproches dont le Miſantrope l'accable ſur l'accueil affecté qu'il vient de faire à un homme dont il ne ſait

pas le nom. Il ne diſconvient pas de l'exagération qu'il a miſe dans cet accueil, & donne par là beaucoup d'avantage au Miſantrope. Il devoit répondre au contraire, que ce qu'Alceſte avoit pris pour un accueil exagéré, n'étoit qu'un compliment ordinaire & froid, une de ces formules de politeſſe dont les hommes ſont convenus de ſe payer réciproquement lorſqu'ils n'ont rien à ſe dire. Le Miſantrope a encore plus beau jeu dans la ſcene du ſonnet. Ce n'eſt point Philinte qu'Oronte vient conſulter, c'eſt Alceſte; & rien n'oblige Philinte de louer comme il fait le ſonnet d'Oronte à tort & à travers, & d'interrompre même la lecture par ſes fades éloges. Il devoit attendre qu'Oronte lui demandât ſon avis, & ſe borner alors à des diſcours généraux, & à une

approbation foible, parce qu'il ſent qu'Oronte veut être loué, & que dans des bagatelles de ce genre on ne doit la vérité qu'à ſes amis, encore faut-il qu'ils aient grande envie ou grand beſoin qu'on la leur diſe. L'approbation foible de Philinte n'en eût pas moins produit ce que vouloit Moliere, l'emportement d'Alceſte, qui ſe pique de vérité dans les choſes les plus indifférentes, au riſque de bleſſer ceux à qui il la dit. Cette colere du Miſantrope ſur la complaiſance de Philinte n'en eût été que plus plaiſante, parce qu'elle eût été moins fondée ; & la ſituation des perſonnages eût produit un jeu de Théatre d'autant plus grand, que Philinte eût été partagé entre l'embarras de contredire Alceſte & la crainte de choquer Oronte. Mais je m'apperçois,

Monſieur, que je donne des leçons à Moliere.

Vous prétendez que dans cette ſcene du ſonnet, le Miſantrope eſt preſque un Philinte, & ſes *je ne dis pas cela* répétés avant que de déclarer franchement ſon avis, vous paroiſſent hors de ſon caractere. Permettez-moi de n'être pas de votre ſentiment. Le Miſantrope de Moliere n'eſt pas un homme groſſier, mais un homme vrai; ſes *je ne dis pas cela*, ſurtout de l'air dont il les doit prononcer, font ſuffiſamment entendre qu'il trouve le ſonnet déteſtable; ce n'eſt que quand Oronte le preſſe & le pouſſe à bout, qu'il doit lever le maſque & lui rompre en viſiere. Rien n'eſt, ce me ſemble, mieux ménagé & gradué plus adroitement que cette ſcene; & je dois rendre cette juſtice à nos ſpectateurs

modernes, qu'il en eſt peu qu'ils écoutent avec plus de plaiſir. Auſſi je ne crois pas que ce chef-d'œuvre de Moliere (ſupérieur peut-être de quelques années à ſon ſiecle) dût craindre aujourd'hui le ſort équivoque qu'il eut à ſa naiſſance; notre parterre, plus fin & plus éclairé qu'il ne l'étoit il y a ſoixante ans, n'auroit plus beſoin du Médecin malgré lui pour aller au Miſantrope. Mais je crois en même tems avec vous, que d'autres chefs-d'œuvre du même Poëte & de quelques autres, autrefois juſtement applaudis, auroient aujourd'hui plus d'eſtime que de ſuccès; notre changement de goût en eſt la cauſe; nous voulons dans la Tragédie plus d'action, & dans la Comédie plus de fineſſe. La raiſon en eſt, ſi je ne me trompe, que les ſujets communs ſont preſqu'en-

tiérement épuisés sur les deux Théatres ; & qu'il faut d'un côté plus de mouvement pour nous intéresser à des héros moins connus, & de l'autre plus de recherche & plus de nuance pour faire sentir des ridicules moins apparens.

Le zele dont vous êtes animé contre la Comédie, ne vous permet pas de faire grace à aucun genre, même à celui où l'on se propose de faire couler nos larmes par des situations intéressantes, & de nous offrir dans la vie commune des modeles de courage & de vertu ; *autant vaudroit*, dites-vous, *aller au sermon.* Ce discours me surprend dans votre bouche. Vous prétendiez un moment auparavant, que les leçons de la Tragédie nous sont inutiles, parce qu'on n'y met sur le Théatre que des héros, auxquels nous ne pouvons nous flatter

de reſſembler; & vous blâmez à préſent les pieces où l'on n'expoſe à nos yeux que nos citoyens & nos ſemblables; ce n'eſt plus comme pernicieux aux bonnes mœurs, mais comme inſipide & ennuyeux que vous attaquez ce genre. Dites, Monſieur, ſi vous le voulez, qu'il eſt le plus facile de tous; mais ne cherchez pas à lui enlever le droit de nous attendrir; il me ſemble au contraire qu'aucun genre de pieces n'y eſt plus propre; & s'il m'eſt permis de juger de l'impreſſion des autres par la mienne, j'avoue que je ſuis encore plus touché des ſcenes pathétiques de l'*Enfant prodigue*, que des pleurs d'*Andromaque* & d'*Iphigénie*. Les Princes & les grands ſont trop loin de nous, pour que nous prenions à leurs revers le même intérêt qu'aux nôtres. Nous ne voyons, pour

ainſi dire, les infortunes des Rois qu'en perſpective; & dans le tems même où nous les plaignons, un ſentiment confus ſemble nous dire pour nous conſoler, que ces infortunes ſont le prix de la grandeur ſuprême, & comme les degrés par leſquels la nature rapproche les Princes des autres hommes. Mais les malheurs de la vie privée n'ont point cette reſſource à nous offrir; ils ſont l'image fidele des peines qui nous affligent ou qui nous menacent; un Roi n'eſt preſque pas notre ſemblable, & le ſort de nos pareils a bien plus de droits à nos larmes.

Ce qui me paroît blâmable dans ce genre, ou plutôt dans la maniere dont l'ont traité nos Poëtes, eſt le mélange bizarre qu'ils y ont preſque toujours fait du pathétique & du plaiſant; deux

ſentimens ſi tranchans & ſi diſparates ne ſont pas faits pour être voiſins ; & quoiqu'il y ait dans la vie quelques circonſtances bizarres où l'on rit & où l'on pleure à la fois, je demande ſi toutes les circonſtances de la vie ſont propres à être repréſentées ſur le Théatre, & ſi le ſentiment *trouble* & mal décidé qui réſulte de cet alliage des ris avec les pleurs, eſt préférable au plaiſir ſeul de pleurer, ou même au plaiſir ſeul de rire ? *Les hommes ſont tous de fer !* s'écrie l'Enfant prodigue, après avoir fait à ſon valet la peinture odieuſe de l'ingratitude & de la dureté de ſes anciens amis ; *& les femmes ?* lui répond le valet, qui ne veut que faire rire le parterre ; j'oſe inviter l'illuſtre Auteur de cette piece à retrancher ces trois mots, qui ne ſont là que pour défigurer

un chef-d'œuvre. Il me ſemble qu'ils doivent produire ſur tous les gens de goût le même effet qu'un ſon aigre & diſcordant qui ſe feroit entendre tout-à-coup au milieu d'une muſique touchante.

Après avoir dit tant de mal des Spectacles, il ne vous reſtoit plus, Monſieur, qu'à vous déclarer auſſi contre les perſonnes qui les repréſentent & contre celles qui, ſelon vous, nous y attirent; & c'eſt de quoi vous vous êtes pleinement acquitté par la maniere dont vous traitez les Comédiens & les femmes. Votre Philoſophie n'épargne perſonne, & on pourroit lui appliquer ce paſſage de l'Ecriture, *& manus ejus contrà omnes.* Selon vous, l'habitude où ſont les Comédiens de revêtir un caractere qui n'eſt pas le leur, les accoutume à la fauſſeté. Je ne ſaurois croire que ce

reproche ſoit ſérieux. Vous feriez le procès ſur le même principe, à tous les Auteurs de pieces de Théatre, bien plus obligés encore que les Comédiens, de ſe transformer dans les perſonnages qu'ils ont à faire parler ſur la ſcene. Vous ajoutez qu'il eſt vil de s'expoſer aux ſifflets pour de l'argent ; qu'en faut-il conclure ? Que l'état de Comédien eſt celui de tous où il eſt le moins permis d'être médiocre. Mais en récompenſe, quels applaudiſſemens plus flatteurs que ceux du Théatre ? C'eſt là où l'amour propre ne peut ſe faire illuſion ni ſur les ſuccès, ni ſur les chûtes ; & pourquoi refuſerions-nous à un Acteur accueilli & deſiré du public, le droit ſi juſte & ſi noble de tirer de ſon talent ſa ſubſiſtance ? Je ne dis rien de ce que vous ajoutez (pour plaiſanter ſans doute)

que les valets en s'exerçant à voler adroitement ſur le Théatre, s'inſtruiſent à voler dans les maiſons & dans les rues.

Supérieur, comme vous l'êtes, par votre caractere & par vos réflexions, à toute eſpece de préjugés, étoit-ce là, Monſieur, celui que vous deviez préférer pour vous y ſoumettre & pour le défendre? Comment n'avez-vous pas ſenti, que ſi ceux qui repréſentent nos pieces méritent d'être déshonorés, ceux qui les compoſent mériteroient auſſi de l'être; & qu'ainſi en élevant les uns & en aviliſſant les autres, nous avons été tout à la fois bien inconſéquens & bien barbares? Les Grecs l'ont été moins que nous, & il ne faut point chercher d'autres cauſes de l'eſtime où les bons Comédiens étoient parmi eux. Ils conſidéroient Eſopus par la même raiſon qu'ils admi-

roient Euripide & Sophocle. Les Romains, il eſt vrai, ont penſé différemment; mais chez eux la Comédie étoit jouée par des eſclaves; occupés de grands objets, ils ne vouloient employer que des eſclaves à leurs plaiſirs.

La chaſteté des Comédiennes, j'en conviens avec vous, eſt plus expoſée que celle des femmes du monde; mais auſſi la gloire de vaincre en doit être plus grande; il n'eſt pas rare d'en voir qui réſiſtent long-tems, & il ſeroit plus commun d'en trouver qui réſiſtaſſent toujours, ſi elles n'étoient comme découragées de la continence par le peu de conſidération réelle qu'elles en retirent. Le plus ſûr moyen de vaincre les paſſions, eſt de les combattre par la vanité; qu'on accorde des diſtinctions aux Comédiennes ſages, & ce ſera, j'oſe le prédire,

l'ordre de l'état le plus févere dans fes mœurs. Mais quand elles voient que d'un côté, on ne leur fait aucun gré de fe priver d'amans, & que de l'autre il eft permis aux femmes du monde d'en avoir, fans en être moins confidérées, comment ne chercheroient-elles pas leur confolation dans des plaifirs qu'elles s'interdiroient en pure perte ?

Vous êtes du moins, Monfieur, plus jufte ou plus conféquent que le public; votre fortie fur nos Actrices en a valu une très-violente aux autres femmes. Je ne fai fi vous êtes du petit nombre des fages qu'elles ont fu quelquefois rendre malheureux, & fi par le mal que vous en dites, vous avez voulu leur reftituer celui qu'elles vous ont fait. Cependant je doute que votre éloquente cenfure vous faffe parmi elles beaucoup

d'ennemies ; on voit percer à travers vos reproches le goût très-pardonnable que vous avez conſervé pour elles, peut-être même quelque choſe de plus vif ; ce mêlange de ſévérité & de foibleſſe (pardonnez-moi ce dernier mot) vous fera aiſément obtenir grace ; elles ſentiront du moins, & elles vous en ſauront gré, qu'il vous en a moins coûté pour déclamer contre elles avec chaleur, que pour les voir & les juger avec une indifférence philoſophique. Mais comment allier cette indifférence avec le ſentiment ſi ſéduiſant qu'elles inſpirent ? Qui peut avoir le bonheur ou le malheur de parler d'elles ſans intérêt ? Eſſayons néanmoins, pour les apprécier avec juſtice, ſans adulation comme ſans humeur, d'oublier en ce moment combien leur ſociété eſt aimable & dangereuſe ;

relifons Epictete avant que d'écrire, & tenons-nous fermes pour être aufteres & graves.

Je n'examinerai point, Monfieur, fi vous avez raifon de vous écrier, *où trouvera-t-on une femme aimable & vertueufe ?* comme le fage s'écrioit autrefois, *où trouvera-t-on une femme forte ?* Le genre humain feroit bien à plaindre, fi l'objet le plus digne de nos hommages étoit en effet auffi rare que vous le dites. Mais fi par malheur vous aviez raifon, quelle en feroit la trifte caufe ? L'efclavage & l'efpece d'aviliffement où nous avons mis les femmes; les entraves que nous donnons à leur efprit & à leur ame; le jargon futile, & humiliant pour elles & pour nous, auquel nous avons réduit notre commerce avec elles, comme fi elles

n'avoient pas une raiſon à cultiver, ou n'en étoient pas dignes; enfin l'éducation funeſte, je dirois preſque meurtriere, que nous leur preſcrivons, ſans leur permettre d'en avoir d'autre; éducation où elles apprennent preſque uniquement à ſe contrefaire ſans ceſſe, à n'avoir pas un ſentiment qu'elles n'étouffent, une opinion qu'elles ne cachent, une penſée qu'elles ne déguiſent. Nous traitons la nature en elles comme nous la traitons dans nos jardins, nous cherchons à l'orner en l'étouffant. Si la plupart des Nations ont agi comme nous à leur égard, c'eſt que par-tout les hommes ont été les plus forts, & que par-tout le plus fort eſt l'oppreſſeur & le tyran du plus foible. Je ne ſai ſi je me trompe, mais il me ſemble que l'éloignement où nous tenons les femmes de tout ce qui peut

peut les éclairer & leur élever l'ame, eſt bien capable, en mettant leur vanité à la gêne, de flatter leur amour propre. On diroit que nous ſentons leurs avantages, & que nous voulons les empêcher d'en profiter. Nous ne pouvons nous diſſimuler que dans les ouvrages de goût & d'agrément, elles réuſſiroient mieux que nous, ſurtout dans ceux dont le ſentiment & la tendreſſe doivent être l'ame; car quand vous dites qu'*elles ne ſavent ni décrire, ni ſentir l'amour même*, il faut que vous n'ayez jamais lu les Lettres d'Héloïſe, ou que vous ne les ayez lues que dans quelque Poëte qui les aura gâtées. J'avoue que ce talent de peindre l'amour au naturel, talent propre à un tems d'ignorance, où la nature ſeule donnoit des leçons, peut s'être affoibli dans notre ſiecle, & que

les femmes, devenues à notre exemple plus coquettes que paſſionnées, ſauront bientôt aimer auſſi peu que nous & le dire auſſi mal; mais ſera-ce la faute de la nature? A l'égard des ouvrages de génie & de ſagacité, mille exemples nous prouvent que la foibleſſe du corps n'y eſt pas un obſtacle dans les hommes; pourquoi donc une éducation plus ſolide & plus mâle ne mettroit-elle pas les femmes à portée d'y réuſſir? Deſcartes les jugeoit plus propres que nous à la Philoſophie, & une Princeſſe malheureuſe a été ſon plus illuſtre diſciple. Plus inexorable pour elles, vous les traiterez, Monſieur, comme ces peuples vaincus, mais redoutables, que leurs conquérans déſarment; & après avoir ſoutenu que la culture de l'eſprit eſt pernicieuſe à la vertu des hommes, vous en con-

clurez qu'elle le ſeroit encore plus à celle des femmes. Il me ſemble au contraire que les hommes devant être plus vertueux à proportion qu'ils connoîtront mieux les véritables ſources de leur bonheur, le genre humain doit gagner à s'inſtruire. Si les ſiecles éclairés ne ſont pas moins corrompus que les autres, c'eſt que la lumiere y eſt trop inégalement répandue ; qu'elle eſt reſſerrée & concentrée dans un trop petit nombre d'eſprits ; que les rayons qui s'en échappent dans le peuple ont aſſez de force pour découvrir aux ames communes l'attrait & les avantages du vice, & non pour leur en faire voir les dangers & l'horreur : le grand défaut de ce ſiecle philoſophe eſt de ne l'être pas encore aſſez. Mais quand la lumiere ſera plus libre de ſe répandre, plus

étendue & plus égale, nous en ſentirons alors les effets bienfaiſans; nous ceſſerons de tenir les femmes ſous le joug & dans l'ignorance, & elles de ſéduire, de tromper & de gouverner leurs maîtres. L'amour ſera pour lors entre les deux ſexes ce que l'amitié la plus douce & la plus vraie eſt entre les hommes vertueux; ou plutôt ce ſera un ſentiment plus délicieux encore, le complément & la perfection de l'amitié; ſentiment qui dans l'intention de la nature, devoit nous rendre heureux, & que pour notre malheur nous avons ſu altérer & corrompre.

Enfin ne nous arrêtons pas ſeulement, Monſieur, aux avantages que la ſociété pourroit tirer de l'éducation des femmes; ayons de plus l'humanité & la juſtice de ne pas leur refuſer ce qui peut leur

adoucir la vie comme à nous. Nous avons éprouvé tant de fois combien la culture de l'eſprit & l'exercice des talens ſont propres à nous diſtraire de nos maux, & à nous conſoler dans nos peines : pourquoi refuſer à la plus aimable moitié du genre humain, deſtinée à partager avec nous le malheur d'être, le ſoulagement le plus propre à le lui faire ſupporter ? Philoſophes que la nature a répandus ſur la ſurface de la terre, c'eſt à vous à détruire, s'il vous eſt poſſible, un préjugé ſi funeſte ; c'eſt à ceux d'entre vous qui éprouvent la douceur ou le chagrin d'être peres, d'oſer les premiers ſecouer le joug d'un barbare uſage, en donnant à leurs filles la même éducation qu'à leurs autres enfans. Qu'elles apprennent ſeulement de vous, en recevant cette éducation

précieuſe, à la regarder uniquement comme un préſervatif contre l'oiſiveté, un rempart contre les malheurs, & non comme l'aliment d'une curioſité vaine, & le ſujet d'une oſtentation frivole. Voilà tout ce que vous devez & tout ce qu'elles doivent à l'opinion publique, qui peut les condamner à paroître ignorantes, mais non pas les forcer à l'être. On vous a vus ſi ſouvent, pour des motifs très-légers, par vanité ou par humeur, heurter de front les idées de votre ſiecle; pour quel intérêt plus grand pouvez-vous le braver, que pour l'avantage de ce que vous devez avoir de plus cher au monde, pour rendre la vie moins amere à ceux qui la tiennent de vous, & que la nature a deſtinés à vous ſurvivre & à ſouffrir; pour leur procurer dans l'infortune, dans les

maladies, dans la pauvreté, dans la vieilleſſe, des reſſources dont notre injuſtice les a privées? On regarde communément, Monſieur, les femmes comme très-ſenſibles & très-foibles; je les crois au contraire ou moins ſenſibles ou moins foibles que nous. Sans force de corps, ſans talens, ſans étude qui puiſſe les arracher à leurs peines, & les leur faire oublier quelques momens, elles les ſupportent néanmoins, elles les dévorent, & ſavent quelquefois les cacher mieux que nous; cette fermeté ſuppoſe en elles, ou une ame peu ſuſceptible d'impreſſions profondes, ou un courage dont nous n'avons pas l'idée. Combien de ſituations cruelles auxquelles les hommes ne réſiſtent que par le tourbillon d'occupation qui les entraîne? Les chagrins des femmes

ſeroient-ils moins pénétrans & moins vifs que les nôtres ? Ils ne le devroient pas être. Leurs peines viennent ordinairement du cœur, les nôtres n'ont ſouvent pour principe que la vanité & l'ambition. Mais ces ſentimens étrangers, que l'éducation a portés dans notre ame, que l'habitude y a gravés, & que l'exemple y fortifie, deviennent (à la honte de l'humanité) plus puiſſans ſur nous que les ſentimens naturels ; la douleur fait plus périr de miniſtres déplacés que d'amans malheureux.

Voilà, Monſieur, ſi j'avois à plaider la cauſe des femmes, ce que j'oſerois dire en leur faveur ; je les défendrois moins ſur ce qu'elles ſont que ſur ce qu'elles pourroient être. Je ne les louerois point en ſoutenant avec vous que la pudeur leur eſt naturelle ; ce ſeroit

prétendre que la nature ne leur a donné ni beſoins, ni paſſions; la réflexion peut réprimer les deſirs, mais le premier mouvement (qui eſt celui de la nature) porte toujours à s'y livrer. Je me bornerai donc à convenir que la ſociété & les lois ont rendu la pudeur néceſſaire aux femmes; & ſi je fais jamais un Livre ſur le pouvoir de l'éducation, cette pudeur en ſera le premier chapitre. Mais en paroiſſant moins prévenu que vous pour la modeſtie de leur ſexe, je ſerai plus favorable à leur conſervation; & malgré la bonne opinion que vous avez de la bravoure d'un régiment de femmes, je ne croirai pas que le principal moyen de les rendre utiles, ſoit de les deſtiner à recruter nos troupes.

Mais je m'apperçois, Monſieur, & je crains bien de m'en appercevoir trop

tard, que le plaiſir de m'entretenir avec vous, l'apologie des femmes, & peut-être cet intérêt ſecret qui nous ſéduit toujours pour elles, m'ont entraîné trop loin & trop long-tems hors de mon ſujet. En voilà donc aſſez, & peut-être trop, ſur la partie de votre Lettre qui concerne les Spectacles en eux-mêmes, & les dangers de toute eſpece dont vous les rendez reſponſables. Rien ne pourra plus leur nuire, ſi votre Ecrit n'y réuſſit pas; car il faut avouer qu'aucun de nos Prédicateurs ne les a combattus avec autant de force & de ſubtilité que vous. Il eſt vrai que la ſupériorité de vos talens ne doit pas ſeule en avoir l'honneur. La plupart de nos Orateurs Chrétiens en attaquant la Comédie, condamnent ce qu'ils ne connoiſſent pas; vous avez au contraire étudié, analyſé, compoſé

vous-même pour en mieux juger les effets, le poiſon dangereux dont vous cherchez à nous préſerver ; & vous décriez nos pieces de Théatre avec l'avantage non-ſeulement d'en avoir vu, mais d'en avoir fait. Néanmoins cet avantage même forme contre vous une objection incommode que vous paroiſſez avoir ſentie en n'oſant vous la faire, & à laquelle vous avez indirectement tâché de répondre. Les Spectacles, ſelon vous, ſont néceſſaires dans une Ville auſſi corrompue que celle que vous avez habitée long-tems ; & c'eſt apparemment pour ſes habitans pervers, (car ce n'eſt pas certainement pour votre patrie) que vos pieces ont été compoſées. C'eſt-à-dire, Monſieur, que vous nous avez traité comme des animaux expirans, qu'on acheve dans leurs

maladies, de peur de les voir trop long-tems ſouffrir. Aſſez d'autres ſans vous auroient pris ce ſoin; & votre délicateſſe n'aura-t-elle rien à ſe reprocher à notre égard? Je le crains d'autant plus, que le talent dont vous avez montré au Théatre lyrique de ſi heureux eſſais, comme Muſicien & comme Poëte, eſt du moins auſſi propre à faire aux Spectacles des partiſans, que votre éloquence à leur en enlever. Le plaiſir de vous lire ne nuira point à celui de vous entendre; & vous aurez long-tems la douleur de voir le *Devin du village* détruire tout le bien que vos écrits contre la Comédie auroient pu nous faire.

Il me reſte à vous dire un mot ſur les deux autres articles de votre Lettre, & en premier lieu ſur les raiſons que

vous apportez contre l'établiſſement d'un Théatre de Comédie à Geneve. Cette partie de votre ouvrage, je dois l'avouer, eſt celle qui a trouvé à Paris le moins de contradicteurs. Très-indulgens envers nous-mêmes, nous regardons les Spectacles comme un aliment néceſſaire à notre frivolité ; mais nous décidons volontiers que Geneve ne doit point en avoir ; pourvu que nos riches oiſifs aillent tous les jours pendant trois heures ſe ſoulager au Théatre du poids du tems qui les accable, peu leur importe qu'on s'amuſe ailleurs ; parce que Dieu, pour me ſervir d'une de vos plus heureuſes expreſſions, les a doués d'une douceur très-méritoire à ſupporter l'ennui des autres. Mais je doute que les Genevois, qui s'intéreſſent un peu plus que nous à ce qui les regardent, applaudiſſent

de même à votre ſévérité. C'eſt d'après un deſir qui m'a paru preſque général dans vos concitoyens, que j'ai propoſé l'établiſſement d'un Théatre dans leur Ville, & j'ai peine à croire qu'ils ſe livrent avec autant de plaiſir aux amuſemens que vous y ſubſtituez. On m'aſſure même que pluſieurs de ces amuſemens, quoiqu'en ſimple projet, allarment déjà vos graves Miniſtres ; qu'ils ſe récrient ſurtout contre les danſes que vous voulez mettre à la place de la Comédie ; & qu'il leur paroît plus dangereux encore de ſe donner en ſpectacle que d'y aſſiſter.

Au reſte, c'eſt à vos compatriotes ſeuls à juger de ce qui peut en ce genre leur être utile ou nuiſible. S'ils craignent pour leurs mœurs les effets & les ſuites de la Comédie, ce que j'ai déja dit en

ſa faveur ne les déterminera point à la recevoir, comme tout ce que vous dites contr'elle ne la leur fera pas rejetter, s'ils imaginent qu'elle puiſſe leur être de quelque avantage. Je me contenterai donc d'examiner en peu de mots les raiſons que vous apportez contre l'établiſſement d'un Théatre à Geneve, & je ſoumets cet examen au jugement & à la déciſion des Genevois.

Vous nous tranſportez d'abord dans les montagnes du Valais, au centre d'un petit pays dont vous faites une deſcription charmante; vous nous montrez ce qui ne ſe trouve peut-être que dans ce ſeul coin de l'Univers, des peuples tranquilles & ſatisfaits au ſein de leur famille & de leur travail; & vous prouvez que la Comédie ne ſeroit propre qu'à troubler le bonheur dont

ils jouiſſent. Perſonne, Monſieur, ne prétendra le contraire; des hommes aſſez heureux pour ſe contenter des plaiſirs offerts par la nature, ne doivent point y en ſubſtituer d'autres; les amuſemens qu'on cherche ſont le poiſon lent des amuſemens ſimples; & c'eſt une loi générale de ne pas entreprendre de changer le bien en mieux: qu'en conclurez-vous pour Geneve? L'état préſent de cette République eſt-il ſuſceptible de l'application de ces regles? Je veux croire qu'il n'y a rien d'exagéré ni de romaneſque dans la deſcription de ce canton fortuné du Valais; où il n'y a ni haine, ni jalouſie, ni querelles, & où il y a pourtant des hommes. Mais ſi l'âge d'or s'eſt refugié dans les rochers voiſins de Geneve, vos Citoyens en ſont pour le moins à l'âge d'argent;

&

& dans le peu de tems que j'ai paſſé parmi eux, ils m'ont paru aſſez avancés, ou ſi vous voulez aſſez pervertis, pour pouvoir entendre Brutus & Rome ſauvée ſans avoir à craindre d'en devenir pires.

La plus forte de toutes vos objections contre l'établiſſement d'un Théatre à Geneve, c'eſt l'impoſſibilité de ſupporter cette dépenſe dans une petite Ville. Vous pouvez néanmoins vous ſouvenir, que des circonſtances particulieres ayant obligé vos Magiſtrats il y a quelques années de permettre dans la Ville même de Geneve un ſpectacle public, on ne s'apperçut point de l'inconvénient dont il s'agit, ni de tous ceux que vous faites craindre. Cependant quand il ſeroit vrai que la recette journaliere ne ſuffiroit pas à l'entretien du ſpectacle, je vous prie d'obſerver que la Ville de Geneve eſt

à proportion de ſon étendue, une des plus riches de l'Europe; & j'ai lieu de croire que pluſieurs Citoyens opulens de cette Ville ,qui deſireroient d'y avoir un Théatre, fourniroient ſans peine à une partie de la dépenſe; c'eſt du moins la diſpoſition où pluſieurs d'entr'eux m'ont paru être, & c'eſt en conſéquence que j'ai hazardé la propoſition qui vous allarme. Cela ſuppoſé, il ſeroit aiſé de répondre en deux mots à vos autres objections. Je n'ai point prétendu qu'il y eût à Geneve un ſpectacle tous les jours; un ou deux jours de la ſemaine ſuffiroient à cet amuſement, & on pourroit prendre pour un de ces jours celui où le peuple ſe repoſe; ainſi d'un côté le travail ne ſeroit point ralenti, de l'autre la troupe pourroit être moins nombreuſe, & par conſéquent moins

à charge à la Ville; on donneroit l'hyver ſeul à la Comédie, l'été aux plaiſirs de la campagne, & aux exercices militaires dont vous parlez. J'ai peine à croire auſſi qu'on ne pût remédier par des lois ſéveres aux allarmes de vos Miniſtres ſur la conduite des Comédiens, dans un Etat auſſi petit que celui de Geneve, où l'œil vigilant des Magiſtrats peut s'étendre au même inſtant d'une frontiere à l'autre, où la légiſlation embraſſe à la fois toutes les parties, où elle eſt enfin ſi rigoureuſe & ſi bien exécutée contre les déſordres des femmes publiques, & même contre les déſordres ſecrets. J'en dis autant des lois ſomptuaires, dont il eſt toujours facile de maintenir l'exécution dans un petit Etat: d'ailleurs la vanité même ne ſera guere intéreſſée à les violer, parce qu'elles

obligent également tous les Citoyens, & qu'à Geneve les hommes ne ſont jugés ni par les richeſſes, ni par les habits. Enfin rien, ce me ſemble, ne ſouffriroit dans votre patrie de l'établiſſement d'un Théatre, pas même l'yvrognerie des hommes & la médiſance des femmes, qui trouvent l'une & l'autre tant de faveur auprès de vous. Mais quand la ſuppreſſion de ces deux derniers articles produiroit, pour parler votre langage, *un affoibliſſement d'État*, je ſerois d'avis qu'on ſe conſolât de ce malheur. Il ne falloit pas moins qu'un Philoſophe exercé comme vous aux paradoxes, pour nous ſoutenir qu'il y a moins de mal à s'enyvrer & à médire, qu'à voir repréſenter Cinna & Polieucte. Je parle ici d'après la peinture que vous avez faite vous-même de la vie jour-

naliere de vos citoyens; & je n'ignore pas qu'ils ſe récrient fort contre cette peinture; le peu de ſéjour, diſent-ils, que vous avez fait parmi eux, ne vous a pas laiſſé le tems de les connoître, ni d'en fréquenter aſſez les différens états; & vous avez repréſenté comme l'eſprit général de cette ſage République, ce qui n'eſt tout au plus que le vice obſcur & mépriſé de quelques ſociétés particulieres.

Au reſte vous ne devez pas ignorer, Monſieur, que depuis deux ans une troupe de Comédiens s'eſt établie aux portes de Geneve, & que Geneve & les Comédiens s'en trouvent à merveille. Prenez votre parti avec courage, la circonſtance eſt urgente & le cas difficile. Corruption pour corruption, celle qui laiſſera aux Genevois leur argent dont

ils ont beſoin, eſt préférable à celle qui le fait ſortir de chez eux.

Je me hâte de finir ſur cet article dont la plupart de nos Lecteurs ne s'embarraſſent guere, pour en venir à un autre qui les intéreſſe encore moins, & ſur lequel par cette raiſon je m'arrêterai moins encore. Ce ſont les ſentimens que j'attribue à vos Miniſtres en matiere de Religion. Vous ſavez, & ils le ſavent encore mieux que vous, que mon deſſein n'a point été de les offenſer; & ce motif ſeul ſuffiroit aujourd'hui pour me rendre ſenſible à leurs plaintes, & circonſpect dans ma juſtification. Je ſerois très-affligé du ſoupçon d'avoir *violé leur ſecret;* ſurtout ſi ce ſoupçon venoit de votre part; permettez-moi de vous faire remarquer que l'énumération des moyens par leſquels vous ſuppoſez que

j'ai pu juger de leur doctrine, n'eſt pas complette. Si je me ſuis trompé dans l'expoſition que j'ai faite de leurs ſentimens (d'après leurs ouvrages, d'après des converſations *publiques* où ils ne m'ont pas paru prendre beaucoup d'intérêt à la *Trinité* ni à l'*Enfer*, enfin d'après l'opinion de leurs concitoyens, & des autres Egliſes réformées) tout autre que moi, j'oſe le dire, eût été trompé de même. Ces ſentimens ſont d'ailleurs une ſuite néceſſaire des principes de la Religion Proteſtante; & ſi vos Miniſtres ne jugent pas à propos de les adopter ou de les avouer aujourd'hui, la logique que je leur connois doit naturellement les y conduire, ou les laiſſera à moitié chemin. Quand ils ne ſeroient pas *Sociniens*, il faudroit qu'ils le devinſſent, non pour l'honneur

de leur Religion, mais pour celui de leur Philoſophie. Ce mot de *Sociniens* ne doit pas vous effrayer : mon deſſein n'a point été de donner un *nom de parti* à des hommes dont j'ai d'ailleurs fait un juſte éloge ; mais d'expoſer par un ſeul mot ce que j'ai cru être leur doctrine, & ce qui ſera infailliblement dans quelques années leur doctrine *publique*. A l'égard de leur Profeſſion de Foi, je me borne à vous y renvoyer & à vous en faire juge ; vous avouez que vous ne l'avez pas lue, c'étoit peut-être le moyen le plus ſûr d'en être auſſi ſatisfait que vous me le paroiſſez. Ne prenez point cette invitation pour un trait de ſatyre contre vos Miniſtres ; eux-mêmes ne doivent pas s'en offenſer ; en matiere de profeſſion de foi, il eſt permis à un Catholique de ſe montrer difficile, ſans

que des Chrétiens d'une Communion contraire puiſſent légitimement en être bleſſés. L'Egliſe Romaine a un langage conſacré ſur la divinité du Verbe, & nous oblige à regarder impitoyablement comme Ariens tous ceux qui n'emploient pas ce langage. Vos Paſteurs diront qu'ils ne reconnoiſſent pas l'Egliſe Romaine pour leur juge ; mais ils ſouffriront apparemment que je la regarde comme le mien. Par cet accommodement nous ſerons réconciliés les uns avec les autres, & j'aurai dit vrai ſans les offenſer. Ce qui m'étonne, Monſieur, c'eſt que des hommes qui ſe donnent pour zélés défenſeurs des vérités de la Religion *Catholique*, qui voient ſouvent l'impiété & le ſcandale où il n'y en a pas même l'apparence, qui ſe piquent ſur ces matieres d'entendre fineſſe & de

n'entendre point raiſon, & qui ont *lu* cette Profeſſion de Foi de Geneve, en aient été auſſi ſatisfaits que vous, juſqu'à ſe croire même obligés d'en faire l'éloge. Mais il s'agiſſoit de rendre tout à la fois ma probité & ma religion ſuſpectes; tout leur a été bon dans ce deſſein; & ce n'étoit pas aux Miniſtres de Geneve qu'ils vouloient nuire. Quoi qu'il en ſoit, je ne ſai ſi les Eccléſiaſtiques Genevois que vous avez voulu juſtifier ſur leur croyance, ſeront beaucoup plus contens de vous qu'ils l'ont été de moi, & ſi votre moleſſe à les défendre leur plaira plus que ma franchiſe. Vous ſemblez m'accuſer preſque uniquement d'*imprudence* à leur égard; vous me reprochez de ne les avoir point loués à leur maniere, mais à la mienne, & vous marquez d'ailleurs aſſez d'indif-

férence ſur ce Socinianiſme dont ils craignent tant d'être ſoupçonnés. Permettez-moi de douter que cette maniere de plaider leur cauſe les ſatisfaſſe. Je n'en ſerois pourtant point étonné, quand je vois l'accueil extraordinaire que les dévots ont fait à votre ouvrage. La rigueur de la morale que vous prêchez les a rendus indulgens ſur la tolérance que vous profeſſez avec courage & ſans détour. Eſt-ce à eux qu'il faut en faire honneur, ou à vous, ou peut-être aux progrès inattendus de la Philoſophie dans les eſprits même qui en paroiſſoient les moins ſuſceptibles ? Mon article *Geneve* n'a pas reçu de leur part le même accueil que votre Lettre ; nos Prêtres m'ont preſque fait un crime des ſentimens hétérodoxes que j'attribuois à leurs ennemis. Voilà ce que ni vous

ni moi n'aurions prévu ; mais quiconque écrit , doit s'attendre à ces légeres injustices , heureux quand il n'en essuie point de plus graves.

Je suis , avec tout le respect que méritent votre vertu & vos talens , & avec plus de vérité que le Philinte de Moliere ,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur ,

D'ALEMBERT.

P. A. LAVAL

COMÉDIEN,

A

M. J. J. ROUSSEAU,

CITOYEN DE GENÈVE.

SUR les raisons qu'il expose pour refuter M. D'ALEMBERT, qui dans le VII. Volume de l'Encyclopédie, Article GENÉVE, prouve que l'établissement d'une Comédie dans cette Ville y feroit réunir la sagesse de Lacédémone à la politesse d'Athénes.

Est modus in rebus, sunt certi denique fines
Quos ultrà, citràque, nequit consistere rectum.



A LA HAYE.

M. DCC. LVIII.